

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

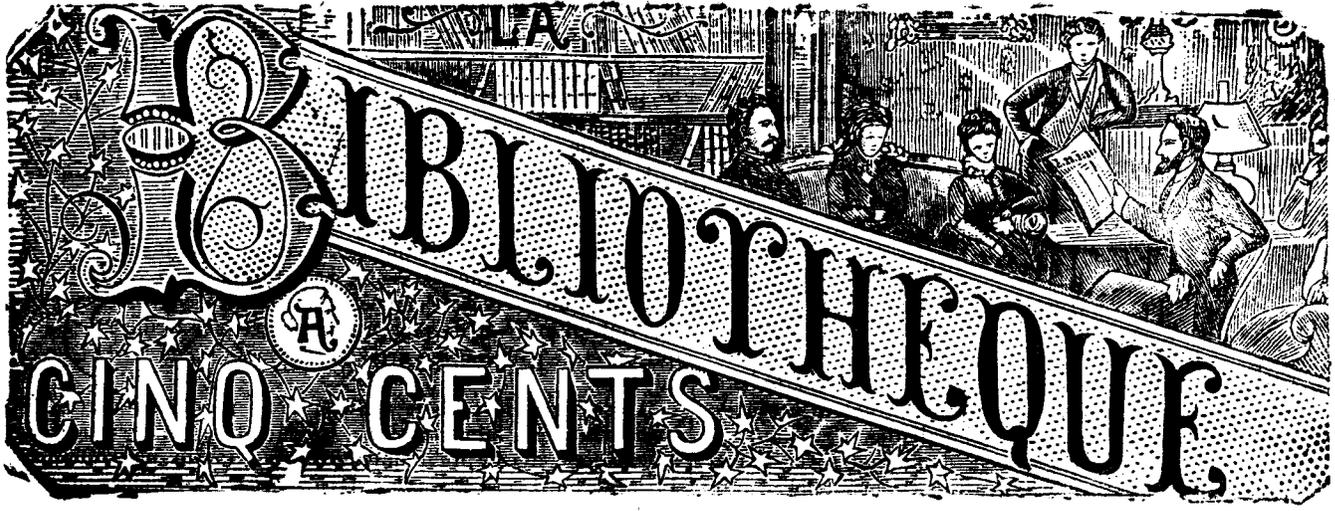
- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

101600



Publiée par Poirier, Bessette & Cie, 69, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 28 MARS 1889

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 25

LA CHAMBRE BLEUE

DEUXIÈME SÉRIE DE "LA FEMME MYSTÉRIEUSE"



A ce moment un quatrième coup de feu retentit.

LA CHAMBRE BLEUE

DEUXIÈME SÉRIE DE "LA FEMME MYSTÉRIEUSE."

I

PRISONNIER DE GUERRE.

Une semaine environ s'était écoulée depuis que Robert était arrivé au moulin. La situation de la pauvre Lucienette, sans être précisément meilleure, avait perdu ce caractère profondément alarmant qu'elle présentait tout d'abord.

Il avait été arrêté en conséquence, dans une sorte de conseil de famille, dont naturellement Robert fut appelé à faire partie, que, temporairement au moins, on s'abstiendrait de porter le désespoir dans l'âme du brave Bouginier en lui faisant connaître la gravité du mal dont sa femme venait d'être atteinte.

La malade pouvait se lever et faire quelques pas avec l'assistance de son père ou de sa fille ; elle articulait même avec effort quelques paroles, mais sans qu'il fût possible d'y attacher aucun sens, et il était manifeste que l'intelligence lui faisait complètement défaut.

Pourtant, qui ne sait qu'en pareil cas, hélas ! la sollicitude paternelle et filiale, devenue de facile composition, accepte presque avec joie cette sorte de capitulation avec la mort, qui, à défaut de l'âme de la personne aimée, laisse au moins à sa famille le corps que cette âme animait et les apparences de la vie. Et puis, tant que la lampe n'est éteinte, on conserve tous jours l'espoir qu'elle se ranimera.

De son côté, Robert s'était façonné bien vite à l'existence nouvelle qu'il était appelé à mener, existence presque aussi monotone que le bruissement de l'eau chassée par la roue du moulin du père Delphin-Pichard. La promenade, la pêche et quelques livres qu'il avait apportés suffisaient pour occuper tous les instants de la journée qu'il ne passait pas en compagnie de ses hôtes.

Ceux-ci, l'aïeul et la petite fille, cherchaient à le distraire de leur mieux, le premier en lui racontant les campagnes du grand empereur, la seconde en lui demandant en échange le récit de tout ce qu'il avait vu et fait en Afrique. Il convient d'ajouter que, grâce à cet emploi de son temps, qui pour bien des lecteurs paraîtra morne et fastidieux, Robert ne s'ennuyait pas le moins du monde.

C'eût été à coup sûr pour quelque émule de Greuze, le sujet d'un tableau qui n'eût pas été sans originalité ni sans charme, que l'aspect de cet intérieur de moulin, particulièrement à l'heure de la veillée. Aussitôt le souper terminé dans la salle du rez-de-chaussée, servant à la fois suivant l'usage des campagnes, de cuisine, de réfectoire et souvent même de dortoir, on pouvait contempler le vieux meunier et le jeune officier devisant ensemble sous le regard naïvement inquisitif de Lucienette, pensive et charmante avec son pittoresque coiffage poitevin, qui, au XVe siècle, était encore celui de nos reines de France. Pendant ce temps-là, Lucienette, la pauvre idiote, assise dans le grand fauteuil de cuir et tout à fait indifférente à la conversation, caressait machinalement son chat, frileusement couché sur ses genoux.

Au sein des agitations fiévreuses de la vie telle qu'on la pratique généralement à notre époque, au milieu de ce labeur incessant par lequel la plupart des hommes parviennent à grand-peine à pourvoir à leurs besoins les plus urgents, le métier militaire a cela de bon qu'il habitue ceux qui l'exercent à abdiquer bien des exigences, comme aussi à tenir peu de place et à faire peu de bruit.

Sauf de rares exceptions, l'officier pauvre, et en dehors de certains régiments de cavalerie, combien compte-t-on d'officiers riches ? l'officier pauvre, disons-nous, est une façon d'anacronisme

habitué à une vie presque contemplative, et qui sait fort bien se passer du confortable comme de toutes ces distractions bruyantes devenues presque aussi indispensables pour bon nombre de citoyens que l'air même qu'ils respirent.

Enfin, il y a dans ce qu'un poète a appelé la *sérénité des champs au soleil prosternés*, une source mystérieuse d'apaisements dont il est difficile de ne pas subir l'influence, et à laquelle Robert devait échapper moins que personne ?

Une telle situation était-elle de nature à se prolonger ? c'est ce dont il ne pouvait s'empêcher de se préoccuper toutes les fois que lui arrivait de reporter sa pensée sur le dernier billet qui lui était parvenu, en arrivant au moulin, de la part de sa mère.

À cet égard, il tombait aussitôt dans un dédale de conjectures vraiment inextricables. Quels intérêts si graves pouvaient donc exiger qu'il quittât le moulin du père Delphin Pichard, où il recevait une si franche et si cordiale hospitalité ?

Qu'irait-il faire à la métropole du luxe et des plaisirs ; à Paris où il ne connaissait personne, et où il ne se sentait appelé par aucune attraction ? Fallait-il donc penser qu'il y retrouverait cette mère dont il avait promis solennellement de respecter l'incognito ? Paris, depuis l'abdication de l'ancienne Venise, n'est-il pas la seule ville au monde où, au milieu des mille bruits d'un carnaval perpétuel, on ait la faculté de cacher son nom, sa vie, ses amours sous un masque que nul ne songe même à lever ?

Robert pensa d'abord que, tout en étant fidèle à l'engagement qu'il avait pris, il trouverait auprès de la petite Lucienette quelques lumières propres à le guider dans les ténèbres où il s'agitait. Une fille de dix-huit ans est toujours plus ou moins la confidente obligée de sa mère. Mais Lucienette, qu'il interrogea discrètement, ne put être pour lui malheureusement d'aucun secours.

Si la meunière écrivait parfois autre chose que ses comptes de ménage ou de mennerie, elle n'en soufflait mot à sa fille non plus qu'à personne, à moins qu'il ne s'agit de sa correspondance avec son mari, le maréchal des logis Bouginier, et, en fait de lettres, il n'en arrivait jamais d'autres au moulin que celles de ce brave sous-officier.

De tout cela il était aisé de conclure que la meunière allait chercher à la poste restante de quelque bourgade du voisinage, des lettres auxquelles elle répondait de la même façon, et que par conséquent l'avis qu'attendait Robert pour se rendre à Paris, suivant l'intention qu'on lui avait exprimée, ne lui parviendrait sans doute jamais, à moins qu'on n'employât quelque autre voie. Or, il devenait difficile d'admettre cette dernière supposition, en présence d'un fait insignifiant au moins en apparence, mais sur la portée duquel Robert ne pouvait se méprendre.

En examinant l'un des cachets de cire rouge, resté adhérent à la boîte qui lui était parvenue, le seul qui gardât encore quelques vestiges d'empreinte, il avait reconnu l'écusson royal de France, avec un exergue sur lequel on pouvait encore lire assez distinctement ces mots : "Ambassadeur de France". Le reste manquait et c'était, comme toujours, ce qu'il y avait de plus important ; mais il restait acquis que la boîte avait été expédiée de l'étranger et par les soins d'un des agents de l'ambassade.

Il est inutile de s'appesantir davantage sur les hypothèses que le jeune lieutenant put être tenté d'échafauder sur un pareil fait ; aussi bien, après avoir passé cinq années en Algérie, au milieu de populations vouées au fatalisme musulman, ce qu'il pouvait faire de mieux c'était d'en prendre exemple, alors même qu'il n'y eût pas été enclin par nature.

Mais quelle est la source, si tranquille et si cachée qu'elle puisse être, dont les vents d'orage ne viennent pas parfois agiter et troubler l'eau ?

Un jour qu'il rentrait de la pêche, pour l'heure traditionnelle du dîner, vers midi, comme cela se passait encore en Poitou vers l'an de grâce 1847, Robert, en débouchant d'un sentier se raccourci qu'il avait pris pour rentrer au moulin,

aperçut à peu de distance devant lui sur la route, une jeune femme à cheval. Cette jeune femme était vêtue d'un costume d'amazone et accompagnée d'un vieux domestique en livrée, à cheval également.

Bien que cette personne fût éloignée de cent pas pour le moins, Robert sentit, par je ne sais quelle vague intuition, son cœur bondir violemment contre les parois de sa poitrine. Dans cette jeune amazone dont le soleil illuminait la blonde chevelure et semblait caresser le visage à travers le voile dont il était recouvert, l'amoureux lieutenant avait cru reconnaître, ou, pour mieux dire, il avait deviné la sœur de Maurice mademoiselle Claire de Chalandray.

Était-ce là simplement une illusion née sous l'influence d'une préoccupation qu'il croyait être parvenue à bannir de son cœur ? Était-ce un mirage ou une réalité ? Mirage ou réalité, le jeune homme pressa le pas instinctivement.

Le père Delphin Pichard et sa petite-fille Lucienette, qui venaient en ce moment au-devant de lui sur la route et qu'il apercevait distinctement, laissèrent de leur côté à cet instant échapper une exclamation de surprise, et tous deux accoururent au-devant de l'amazone, celle-ci, se jetant aussitôt à bas de son cheval, dont le domestique vint prendre la bride, tendit la main au meunier, puis embrassa tendrement la jeune fille.

— C'est vous, mademoiselle Claire ! s'écria Lucienette en attachant sur la nouvelle venue son limpide regard devenu plus brillant que jamais. Ah ! que vous êtes donc charitable, bonnes gens ! de vous être souvenue de nous ! Comment se porte madame la marquise ?

— Merci, ma chère Lucienette, répondit mademoiselle de Chalandray, ma bonne maman va aussi bien que possible, mais ce n'est pas d'elle que je veux m'occuper à présent, c'est de ma pauvre chère nourrice, qui a été bien malade, à ce qu'il paraît. Pourquoi ne m'avoir pas prévenue ? Je serais accourue pour la soigner comme elle m'a soignée elle-même dans mon enfance.

Le meunier crut devoir prendre la parole, et il reprit.

— C'est bien de l'honneur que vous nous auriez fait là, mademoiselle Claire, mais nous n'aurions jamais osé : vous comprenez, une demoiselle comme vous, si bien éduquée, si distinguée ! Au surplus, notre Lucienette va un peu mieux, et le médecin n'a pas perdu tout espoir, au moins il nous l'a dit ; mais sa pauvre tête ne revint pas vite.

La-dessus, le père Delphin Pichard, en se retournant, aperçut Robert qui se tenait arrêté sur la route, incertain s'il devait avancer ou reculer, et il ajouta :

— Eh ! arrivez donc, mon neuteuant. C'est mademoiselle de Chalandray, notre bon ange, notre protectrice, qui a aussi un frère dans les hussards et qui ne sera pas fâché de vous voir, bien au contraire.

Plein d'émotion et rougissant jusqu'aux deux oreilles, Robert s'avança un peu gauchement et s'inclina devant la jeune amazone, sans pouvoir parvenir à articuler une parole ; mais celle-ci, lui tendant aussitôt la main avec une familiarité ingénue et toute gracieuse, s'écria :

— Monsieur n'est pas un inconnu pour moi puisqu'il est le camarade et l'ami de mon frère, et j'espère bien nouer avec lui bientôt plus ample connaissance, chez ma bonne grand-maman, où il est attendu avec tant d'impatience. Savez-vous, monsieur, ajouta-t-elle souriante, que mon frère était turieux contre vous quand il a reçu votre lettre ou vous m'annonciez que vous ne viendriez pas nous voir ? Mais je vois que vous vous êtes repenti, puisque je vous trouve ici sur le chemin qui conduit au château de ma grand-mère.

Robert ne put que balbutier quelques paroles d'excuses à peine intelligibles, mais mademoiselle de Chalandray ne lui permit pas d'achever.

— Oh ! nous vous tenons cette fois, monsieur, ajouta-t-elle, et nous ne vous lâcherons pas. D'abord, je vous prévins que, s'il faut employer main-forte pour cela, je n'aurai pas de peine à l'obtenir, puisque j'attends mon frère qui est à la chasse

dans ces environs, et qui m'a promis de venir me reprendre au moulin.

Ayant ainsi parlé, mademoiselle de Chalandray, sans se préoccuper des objections que Robert se disposait à lui soumettre, prit le bras de Lucienette et, suivie du père Delphin Pichard, se dirigea rapidement vers le moulin.

Haletant, éperdu, Robert demeura comme cloué sur le chemin, à la place où il s'était arrêté pour parler à Claire.

Pendant ce temps-là il contemplait avec des yeux hagards le vieux domestique, qui se mettait en devoir de conduire les chevaux sous un hangar où l'on avait ménagé une façon d'écurie.

Le jeune homme était manifestement dans le plus grand embarras où il se fût trouvé de sa vie et cet embarras s'accrut encore, s'il est possible, lorsque Maurice arriva lui-même à son tour. M. de Chalandray était à cheval et en costume de chasse, précédé d'un grand lévrier qu'il avait ramené d'Algérie et qui, reconnaissant Robert, se mit en devoir de lui faire fête à sa manière.

— En voici bien d'une autre ! s'écria le nouveau venu en se jettant au coup de son camarade, ah ! il faut venir au moulin du père Delphin Pichard pour vous retrouver, vilain surnois. Oui, Sauvageol a raison, décidément vous n'êtes qu'un surnois.

Puis, ayant aperçu Lucienette.

— Je comprends tout, ajouta-t-il en se penchant à l'oreille de son camarade, et je vous donne l'absolution ; car, ma parole d'honneur, la petite meunière est vraiment charmante, et je m'inscris dès à présent pour votre survivance.

Tout ce qui précède avait, comme on le pense bien, mis obstacle à ce que les habitants du moulin se missent à table pour dîner.

D'ailleurs, Maurice et sa sœur elle-même avaient déclaré qu'ils entendaient bien prendre leur part du repas. Il s'agissait d'improviser un festin digne des nobles hôtes qui venaient de faire invasion au moulin. Heureusement, Maurice apportait dans son carioier tout bourré de gibier les moyens d'y pourvoir, et Robert ne fut pas peu surpris de voir mademoiselle de Chalandray, cette jeune aristocratique, à laquelle son imagination exaltée avait dressé dans je ne sais quels nuages un piédestal d'une hauteur incommensurable, en descendre bourgeoisement pour offrir son assistance.

Maurice lui-même, avec son entrain habituel, s'était empressé de mettre habit bas, et il avait voulu à toute force s'affubler d'un tablier de cuisine, prétendant qu'il entendait à merveille à plumer les faisans et les perdreaux, et que s'il était jamais obligé de chercher un métier en dehors du métier militaire, sa vocation l'appelait de préférence à être rôtisseur.

Robert, encouragé par l'exemple, se mit en devoir d'imiter son camarade, et bientôt le moulin du père Delphin Pichard se trouva transformé en une sorte de phalanstère épalatoire, de l'aspect de plus singulier, où, sans distinction de rang ni de sexe, chacun avait la main à la pâte.

Inauguré sous de semblables auspices, le repas ne pouvait manquer de gaieté, bien que l'aspect de la pauvre idiote vint parfois tempérer la joie des convives et leur rappeler à propos, comme dans les festins de l'ancienne Rome, à défaut de l'instabilité de la vie, celle de l'intelligence.

C'était mademoiselle de Chalandray elle-même qui avait voulu que sa nourrice prit place à table, comme de coutume, et elle s'était assise auprès d'elle pour la servir, la comblant de soins et d'attention, comme si elle eût encore vu en elle, en dépit des préjugés et de sa situation lamentable, une personne de sa famille et presque une seconde mère. Ce spectacle avait quelque chose de touchant, et le père Delphin Pichard ne savait, disait-il, comment en exprimer sa reconnaissance. Aussi il avait, en égard à la circonstance, tiré du fin fond de son caveau, derrière les fagots, quelques bouteilles de vieux vin des coteaux de Saumur, le champagne des Poitevins et des Angevins, et il ne manquait pas de porter à chaque instant la santé de ses augustes hôtes.

Robert avait pris place à côté de mademoiselle de Chalandray, sur l'invitation de cette dernière. C'était lui qui lui servait d'échanson et il faut bien dire que, tout en remplissant fort mal cet office pour sa voisine comme pour lui-même, il ne laissait pas que de s'enivrer des douces paroles qui tombaient de cette jolie bouche.

Après le repas, on proposa d'aller se promener sur les bords de la rivière, et Claire ayant pris le bras de Robert, lui dit naïvement :

—Maintenant, monsieur, que nous avons fait connaissance, s'il est vrai, comme me l'a dit mon frère, que vous êtes au régiment ce qu'on appelait jadis un chevalier sans peur et sans reproche, il faut que vous me confessiez le véritable motif qui vous a empêché de vous rendre à son invitation, car je vous préviens que je ne crois pas un mot de tout ce que vous avez écrit à ce sujet, et peut-être ne vous en souvenez-vous pas vous-même.

Robert était devenu fort rouge, ce qui était par parenthèse la couleur presque constante de son teint depuis qu'il se trouvait en présence de mademoiselle de Chalandray, lui qui était d'ordinaire assez pâle.

—Mademoiselle, répondit-il pourtant avec plus de sang-froid et d'à propos qu'il n'en avait montré jusqu'alors, je confesse qu'en effet j'ai pu employer dans cette circonstance quelques excuses assez mauvaises, du moment où elles ne vous ont pas convaincue ; mais, puisque vous m'y autorisez, je vais vous parler avec franchise : Il y a deux femmes en vous, mademoiselle, sans que vous vous en doutiez peut-être vous-même. De ces deux femmes, vous m'avez appris à en connaître une, pleine de bonté, de grâce, de simplicité. C'est celle qui est là devant moi, dans ce pauvre logis, où vous avez daigné accepter une hospitalité qu'on est si heureux de vous offrir ; c'est celle encore qui, à Alger, sans me connaître, me jetait son mouchoir pour panser ma blessure ; mais qui me dit que, dans le château de madame la marquise de la Roche-d'Eon, je retrouverai cette femme là et non pas l'autre ?

Ici mademoiselle de Chalandray, qui, négligemment appuyée sur le bras de Robert, avait écouté sa confession avec une attention marquée, s'arrêta tout à coup, et fixant sur lui ses beaux yeux bleus, qui n'étaient pas exempts cette fois d'une nuance de sarcasme, elle s'écria :

—Vous avez donc bien mauvaise idée de l'autre, monsieur ?

—Le Ciel m'en préserve, mademoiselle ! reprit vivement le jeune homme ; mais enfin, si étranger que je sois au monde où vous vivez, il m'est impossible de conserver la moindre illusion sur ce qui s'y passe généralement. Quoique la France soit restée, sous beaucoup de rapports, un pays de liberté, d'égalité et de fraternité, je n'ignore pas que l'éducation elle-même est impuissante à établir ce prétendu niveau que rêvent les esprits généreux. On aura beau dire et beau faire il y aura toujours des hiérarchies dans la société, comme à l'armée, où l'on ne voit pas les lieutenants frayer avec les colonels, avec les généraux. Je sais bien qu'il y a maintenant un levier très-puissant pour rétablir l'équilibre entre les objets les plus disparates comme les inégaux, et que ce levier c'est la fortune. Eh bien ! mademoiselle, je ne vous apprend rien sans doute en vous disant que je suis aussi pauvre que vous êtes riche, aussi roturier que vous êtes noble, et que château et moulin ne sont pas faits pour fraterniser ensemble.

—Mais vous êtes lieutenant comme mon frère, monsieur, objecta Claire. Vous servez dans le même régiment ; il a pour vous une amitié que vous lui rendez sans nul doute. Que vous faut-il donc de plus ?

—Je reconnais, mademoiselle, qu'il y a, sous ce rapport, entre M. de Chalandray et moi quelques points de rapprochement ; mais en dehors du régiment tout cela cesse. Croyez-moi, mademoiselle, il n'y a vraiment de famille militaire qu'à l'ombre du drapeau.

—Et moi, monsieur, repartit la jeune fille d'un air résolu, je suis d'un avis contraire, et comme j'ai le malheur d'être une enfant gâtée qu'on a habituée très à tort à être obéie dans

toutes ses volontés, je devrais peut-être dire dans tous ses caprices, je vous préviens que vous êtes dès à présent mon prisonnier.

Robert se contenta de hocher la tête, mais sans pouvoir réprimer un sourire. Toutefois, comme il semblait balancer encore, mademoiselle de Chalandray ajouta :

—Oh ! il n'y a pas à dire, et pour vous éviter toute fantaisie de vous échapper, je vais vous emmener avec moi. La voiture doit venir nous prendre ici dans un quart d'heure ou une demi-heure au plus. Préparez-vous à nous suivre ! C'est convenu, n'est-ce pas ? A cette condition, moi, aussi je deviens votre amie : Ne voulez-vous pas être mon ami ?

En parlant ainsi, mademoiselle de Chalandray tendait à Robert la plus charmante petite main qu'il soit possible d'imaginer, une main dont les veines bleuâtres appelaient le baiser. Le moyen de refuser au moins de serrer ces jolis doigts entre les siens ! car Robert n'eût pas osé penser davantage.

Il hésita même encore quelque peu, il faut le dire pour son honneur, mais la petite main s'avancait toujours vers lui, si magnétiquement, si invinciblement attrayante ! Bref, le sauvage Hippolyte se sentit subjugué jusqu'au plus profond des entrailles, et, après avoir étreint en frémissant cette main qui venait de le dompter, il balbutia :

—Mademoiselle, j'obéirai.

—Victoire ! victoire ! s'écria la jeune fille en sautant de joie. Ce n'est pas sans peine au moins ; convenez-en, monsieur. Aussi je me sens toute glorieuse.

Robert ne put s'empêcher de sourire. La joie de mademoiselle de Chalandray pénétrait peu à peu dans son âme ; mais bientôt l'étincelle qui venait de s'allumer dans ses yeux disparut spontanément sous un sombre nuage lorsque Claire ajouta avec une étourderie pleine d'ingénuité :

—A propos, vous savez que je vais me marier. Il y aura à cette occasion des dîners, des fêtes chez ma bonne maman. On dansera et je raffole de la danse. Vous dansez, n'est-ce pas ? Je vous retiens d'avance pour cavalier.

—Excusez-moi, mademoiselle, répondit Robert en baissant tristement la tête, je ne danse pas.

—Un lieutenant de hussards qui ne danse pas ! reprit avec pétulance mademoiselle de Chalandray, cela ne s'est jamais vu ! Mais vous êtes si jeune ! Cela s'apprend ; j'entends bien qu'il en soit ainsi.

—J'ai bien peur, répondit Robert, de n'être jamais qu'un fort mauvais écolier sous ce rapport.

—C'est égal, riposta la jeune fille, nous vous apprendrons à danser pour que vous dansiez à ma noce, car je veux qu'on danse ce jour-là, comme au bon vieux temps, quoique Maurice prétende que c'est mauvais genre. Mais, vous le voyez, je n'ai pas de préjugés, moi, et je vous ferai bien voir qu'il n'y a pas deux femmes en moi, mais une seule. Le premier quadrille sera pour mon mari, c'est dans l'ordre, mais le second sera pour vous, je vous le promets.

La-dessus Claire fit à son interlocuteur une profonde révérence, puis, tournant vivement sur ses talons, elle s'échappa avec la vivacité d'un oiseau qui prend son vol et elle alla embrasser Lucienne, avec qui elle voulut se promener également.

Ensuite ce fut le tour du père Delphin Pichard. Le meunier possédait une vigne sur le coteau surplombant la rivière, une vigne dont chaque visiteur était tenu d'admirer les superbes raisins. Mademoiselle de Chalandray n'avait garde de refuser cette satisfaction à son hôte, et elle poussa la bonté jusqu'à lui promettre de venir voir ses vendanges.

Pendant ce temps-là Robert était demeuré immobile et rêveur en contemplant les eaux transparentes de la rivière, qui tout à l'heure encore réfléchissaient l'image de Claire, et où maintenant il ne restait plus que le spectre solaire dont les rayons semblaient se jouer en filtrant à travers le feuillage d'un saule. Maurice s'approcha de lui au bout de quelques instants.

—Eh bien, dit-il, que pensez-vous de ma sœur ?

—Je pensé, mon cher Maurice, répondit Robert, comme reveillé en sursaut, que bien heureux est celui qui va être son mari.

—Ah ! je comprends, vous voulez parler de Gaston, n'est-ce pas ? Eh bien, mon cher, je sais quelqu'un qui sera encore plus heureux que lui.

—Qui donc ?

—Sa femme, pardieu !

—Elle l'aime donc bien ! murmura Robert en forme d'aparté.

—Ah ça ! reprit Maurice, il se fait tard et ma sœur vient de me dire que vous consentiez enfin à être des nôtres. Voyez comme je suis ingrat ! Je ne songeais pas même à vous en remercier. Il faut nous mettre en route si nous voulons arriver au château avant la nuit, car il y a loin d'ici à la Roche-d'Eon, deux bonnes heures de chemin pour la moins. La voiture doit être arrivée. C'est un grand bagot de campagne où l'on pourra placer nos malles.

—En effet, répondit Robert, je n'ai pas eu le courage de résister à l'invitation si aimable et si pressante de mademoiselle de Chalandray, mais je serai bientôt prêt. En fait de malle, je dois vous prévenir que je ne saurais être des vôtres que pour bien peu de jours.

—C'est ce que nous verrons, monsieur, dit à haute voix Claire qui passait en ce moment et dont le sourire, si doux qu'il pût être, laissait parfois, en s'aiguissant, percer une pointe d'ironie.

XI

LE CHATEAU DE LA ROCHE-D'EON.

Le château de la Roche-d'Eon, situé comme on sait déjà, dans cette partie de la Touraine qui confine à l'Anjou et au Poitou, servait de résidence pendant huit mois de l'année, pour le moins, à la marquise douairière de ce nom et à sa petite-fille, Claire de Chalandray.

C'était une demeure seigneuriale construite à la fin du règne de Louis XIII, dans le goût de l'époque, et flanquée de deux pavillons octogones formant saillies. Ces deux appendices se trouvaient reliés au principal corps de logis par une galerie extérieure propre à servir en même temps de terrasse. Cette construction, remaniée à plusieurs reprises, en vue des usages et des convenances modernes, remplaçait, suivant toute apparence, quelque vieux château féodal d'un aspect beaucoup plus pittoresque, qui à l'inconvénient de tomber en ruines joignait celui d'être entièrement démodé et parfaitement inhabitable.

Cette dame était elle-même, à l'époque où se passe cette histoire (1847), la personnification vivante d'un régime aujourd'hui bien définitivement disparu. Si la destinée avait beaucoup fait pour elle en la faisant naître marquise et en lui conservant, chose rare après toutes nos révolutions, une part assez notable de l'opulence de ses pères, en revanche la nature s'était montrée presque marâtre à son égard.

De petite taille, légèrement contrefaite, maigre, sèche ridée, et, souvent, valétudinaire, elle avait une de ces figures longues et ossueuses qui semblent ne pouvoir et ne devoir exprimer jamais que la mauvais humeur. D'épais sourcils gris surmontaient deux yeux encore assez vifs, et de rares boucles de cheveux à l'avenant s'échappaient de dessous son bonnet enrubanné suivant de la mode de l'ancien régime.

Avec la haute canne en usage à la cour de Marie-Antoinette, qu'elle avait conservée probablement pour se soutenir quand il lui arrivait de quitter son fauteuil, on eût cru voir une de ces fées des contes de Perrault toujours prêtes à jeter un mauvais sort aux princes et aux princesses au berceau, quand on néglige de les inviter au repas du baptême. Aussi les paysans, qui ne l'aimaient guère parce qu'elle était fière et qu'elle montrait une grande sévérité envers eux, à l'occasion de tous les petits délits qu'ils se permettaient dans ses bois et sur ses prés, l'avaient-ils surnommée la fée Carabosse.

Au fond, madame la marquise douairière de la Roche-d'Eon n'était peut-être pas plus méchante qu'une autre, mais la forme, chez elle, emportait trop souvent le fond ; et puis elle était vieille, infirme, deux conditions physiques qui, en accentuant nos défauts, ne les rendent pas plus excusables, bien au contraire. Elle avait d'ailleurs apparemment sucé avec le lait de sa nourrice tous les préjugés qui avaient cours à l'époque de sa naissance, et elle eût été bien fâchée de chercher à réagir contre eux.

Telle était la personne sous l'aile et la protection de laquelle Claire de Chalandray, orpheline, comme son frère, de très-bonne heure, était venue se placer en sortant du couvent du Sacré-Cœur, à Paris, où elle avait été élevée.

Ainsi qu'on a pu l'entrevoir déjà, le contraste entre l'aïeule et la petite-fille était des plus marqués. autant la première était froide, sérieuse, méthodique dans toutes ses habitudes comme dans toutes ses allures, autant la seconde était vive, semillante et pleine de fantaisies et d'aimables caprices.

Étant donné deux caractères si différents, on eût dit que la discorde et les discussions intestines devaient faire élection de domicile au château de la Roche-d'Eon, ou que, tout au moins il y avait là un tyran enjuponné et une victime plus ou moins patiente, plus ou moins résignée. Ce serait une erreur de le croire. Il y a des lois morales non moins sûres, d'une explication non moins constante que les lois physiques. L'une de ces lois veut que les extrêmes se touchent, et c'est ce qui était arrivé.

Au premier abord, on eût pu croire que la grand'mère et la petite-fille ne pourraient jamais exister ensemble. La marquise elle-même en avait eu l'appréhension, mais bientôt la grâce et la gentillesse de Claire avaient triomphé de l'humeur malsade de son aïeule qui, tout en se montrant incessamment effarouchée par la pétulance et l'étourderie de sa petite-fille, avait fini par en prendre son parti.

De son côté, Claire, qui se sentait idolâtrée au fond par cette petite vieille si sèche, si froide, si parcheminée moralement et physiquement, Claire ne pouvait s'empêcher de s'en montrer reconnaissante et de témoigner sa gratitude par des expansions et des caresses enfantines auxquelles la marquise affectait d'opposer une enveloppe de glacé, mais qui ne laissaient pas de la toucher vivement.

C'était presque avec terreur qu'elle envisageait le moment où la jeune fille devenue femme serait dans l'obligation de la quitter pour suivre son mari ; mais il avait été convenu bien expressément qu'on viendrait passer tous les ans une bonne partie de l'été au château de la Roche-d'Eon, et, l'hiver, la marquise elle-même promettait sa visite.

Maurice, qui, comme on l'a vu, avait beaucoup du caractère de sa sœur, venait immédiatement après elle dans les affections de sa grand'mère, aussi trouvait il toujours moyen de lui faire des emprunts volontaires ou forcés, à valoir sur sa succession. Pourtant il y avait entre le frère et la sœur cette distinction bien tranchée que la marquise en était venue à tutoyer sa petite-fille, tandis qu'elle disait obstinément vous à son petit-fils.

Ces prémisses posées, il ne nous reste plus qu'à introduire Maurice et sa sœur en présence de la marquise douairière de la Roche-d'Eon, lorsqu'au retour de leur excursion au moulin ils arrivèrent au château, amenant avec eux le lieutenant Robert.

—Nous voici, bonne maman, s'exclama Claire, en s'élançant dans le salon où se tenait la marquise, occupée à un ouvrage de tapisserie à la lueur d'une grande lampe allumée sur un guéridon, car il était nuit close, et en embrassant avec effusion la vieille douairière. Nous venons de faire campagne, Maurice et moi, jusque sur les confins du Poitou ; et nous vous ramè-nons un prisonnier.

—Oui, bonne maman, reprit Maurice, et un prisonnier qui s'est diablement défendu. Malheureusement pour lui il avait affaire à forte partie et il fallu se rendre. C'est un camarade, le lieutenant Robert, dont je vous ai parlé plus d'une fois.

Robert s'inclina profondément devant la marquise.

—En effet, monsieur, dit cette dernière sans se départir de

son flegme habituel et avec cette voix pleine de vibrations étranges qu'enfantent généralement les déviations de l'épine dorsale, mon petit-fils m'avait annoncé votre visite. Soyez le bienvenu au château de la Roche-d'Eon. Je suppose que vous n'avez pas soupé, non plus que ces enfants, qui m'avaient prévenue qu'ils ne pourraient rentrer pour l'heure du dîner. Je vais donner des ordres.

— Oh ! je m'en charge, fit Claire qui disparut aussitôt avec la légèreté d'une biche.

— Savez-vous, chère bonne maman, reprit Maurice, où nous avons trouvé mon camarade et ami Robert ? Je vous la donne en cent, je vous le donne en mille.

— Oh ! vous pouvez parler si bon vous semble, repartit aigrement la douairière, je n'ai jamais eu la moindre goût pour deviner les énigmes et les charades.

— Eh bien, c'est au moulin du père Delphin, vous savez le père Delphin Pichard, dont vous avez eu la fille à votre service, cette Lucienne qui a été la nourrice de ma sœur. La pauvre femme a été frappée d'une attaque de paralysie, comme vous savez.

— C'est là une punition du ciel ! s'écria sèchement la douairière.

A ce moment Robert tressaillit et commença à ouvrir de grands yeux,

— Ah ! bonne maman ! bonne maman ! reprit Maurice, vous êtes bien sévère. La pauvre Lucienne ne vous a-t-elle pas fidèlement servie au temps jadis ? N'a-t-elle pas été une bonne nourrice pour une sœur ?

— D'accord ; mais cela n'excuse pas ses galanteries quand elle était au château, et votre mère s'est montrée, par la suite, beaucoup trop indulgente pour elle en la choisissant pour nourrice de votre sœur.

— Ah bah ! bonne maman, une petite amourette ! la belle affaire !

— Après cela elle a eu la chance de trouver un mari. Comment le nommez-vous ? Ne sert-il pas dans votre régiment ?

— Il s'appelle Bouginier, bonne maman, et c'est un de nos braves sous-officiers.

Robert était sur des charbons ardents depuis les premiers mots de cette conversation, dont chaque révélation pénétrait en même temps dans son cœur, comme autant d'instruments de torture. Mille pensées tumultueuses s'entrecroisaient à la fois dans son cerveau et il attachait des yeux presque hagards sur la marquise, lorsque, se tournant vers lui, elle ajouta :

— Ah ! je comprends maintenant, monsieur, le but de votre présence au moulin. Vous alliez probablement, comme mes enfants, donner un témoignage d'intérêt à d'anciens serviteurs de votre famille, qui a sans doute quelque château dans nos contrées.

— Excusez-moi, madame la marquise, répondit Robert d'une voix saccadée par l'émotion ; je n'allais pas au moulin visiter d'anciens domestiques, car j'ai eu le malheur de rester orphelin dès ma plus tendre enfance. Je n'ai jamais connu mes parents, et j'ignore même s'ils étaient en position d'avoir des domestiques pour les servir. Je me nomme Robert, comme vous le savez sans doute.

— Robert de... reprit la douairière avec une intention manifestement peu bienveillante, sinon même ironique.

Robert tout court, madame la marquise, répondit fièrement l'officier.

— C'est donc un nom de famille ? J'avais toujours pensé que ce n'était qu'un prénom.

— C'est à la fois un nom et un prénom, au moins en ce qui me concerne, madame, et je ne croyais pas avoir besoin de vous l'apprendre.

Il y eut un silence. Maurice avait saisi la main de Robert et cherchait à le calmer. De son côté, la douairière, toujours aigre et sarcastique, mais toujours aussi maîtresse d'elle-même, semblait prendre un malin plaisir dans une escarmouche où elle trouvait un moyen d'épancher sa bile à l'aide de ces mots couverts que les femmes s'entendent si bien à lancer, et qui sont

dans la conversation ce que sont les coups fourrés dans un duel. A la fin, la marquise reprit avec une politesse affectée :

— Je vois, monsieur, que c'est à moi de m'excuser vis-à-vis de vous de vous avoir pris pour un des nôtres.

— Vous me faisiez trop d'honneur, madame la marquise, répliqua Robert non sans amertume.

— L'honneur serait pour nous, monsieur.

— Oui, certes, repartit vivement Maurice, car il est impossible de porter plus haut que mon cher camarade et ami Robert toutes les qualités qui font l'officier d'élite et le galant homme. Entendez-vous, bonne maman ? Ce gaillard-là a tout pour lui : instruction, modestie, dévouement au devoir et bravoure à toute épreuve. La croix, dont vous voyez le ruban à sa boutonnière, en est le plus sûr témoignage, surtout quand on songe que celui qui la porte n'a que vingt-trois ans.

— D'où vient donc, riposta la douairière, que vous, Maurice, qui en avez vingt-cinq, vous n'êtes pas encore décoré ?

— Ah dame ! c'est un peu ma faute, bonne maman, un peu celle des circonstances. Et puis, voyez-vous, la croix de la Légion d'honneur n'est pas, comme la croix de Saint-Louis, le privilège de l'ancienneté de service.

— Halte-là ! s'il vous plaît, mon cher Maurice ; je suppose que votre intention n'est pas de déprécier à cette occasion, et pour être agréable à notre hôte, la croix que portait votre père, qu'ont portée avant lui tous vos aïeux, la seule que j'ai connue moi-même dans ma famille, qui est un peu la vôtre puisque votre mère était ma fille.

Décidément la conversation se trouvait engagée sur un pied d'aigreur dont il eût été difficile de la faire sortir, Robert tournait les yeux à droite et à gauche, comme s'il eût cherché une issue pour s'en aller. Maurice, dans la crainte de fournir de nouvelles armes à sa grand-mère, venait de s'emparer d'un journal déposé sur une table, et dont il avait déchiré fiévreusement la bande, sous prétexte de voir ce qui pouvait se passer à Paris. La douairière, réduite ainsi au silence, s'acharnait à compter les points de sa tapisserie. L'atmosphère du salon était chargée d'électricité.

Heureusement la porte s'ouvrit tout à coup et Claire, le sourire sur les lèvres, vint prendre le bras de Robert, en annonçant que le souper était servi.

— Est-ce que vous ne venez pas avec nous, chère bonne maman ? s'écria-t-elle.

— A quoi bon ! répondit sèchement la douairière ; j'ai diné à mon heure habituelle, et je reste ici pour avancer ma tapisserie. Je veux que monseigneur puisse se servir de cet ornement le jour du mariage de Claire. Vous le savez bien tous les deux.

— Oh ! alors, je n'insiste plus, dit la jeune fille. Allons ! bonne maman, ne vous fâchez pas ! nous allons revenir bien vite pour vous tenir compagnie.

— Comme il vous plaît, repartit madame de la Roche-d'Eon, dont l'humeur acariâtre semblait s'accroître à chaque instant davantage.

Le souper se ressentit naturellement des préoccupations auxquelles tout ce qui précède avait donné lieu. C'est en vain que mademoiselle de Chalandray, qui ignorait ce qui s'était passé, se mit en frais pour égayer les convives. Elle y réussit d'autant moins que la présence des domestiques qui servaient à table ne permettait pas même à son frère de lui fournir à cet égard la moindre explication. Au dessert, on vint la prévenir que madame la marquise, qui s'était déjà retirée dans son appartement, ne voulait pas s'endormir sans que, suivant son habitude, elle fût venue l'embrasser, et les deux jeunes gens demeurèrent alors seuls à table.

— Eh bien ! mon cher camarade, s'écria Robert en tendant la main à Maurice avec un mélancolique sourire, ne pensez-vous pas à présent que j'avais quelque raison d'obéir à je ne sais quel instinct secret en déclinant l'hospitalité que vous m'avez offerte avec tant de bonne grâce ? Vous le voyez : madame la marquise de la Roche-d'Eon n'a pas même pris la peine de dissimuler son peu de sympathie pour moi.

—Ma foi ! reprit Maurice en hochant la tête, j'aurais mauvaise grâce à vous contredire sur ce point. Je ne sais sur quelle herbe la grand'maman avait marché dans la journée : mais bah ! elle dormira bien cette nuit, et vous vorrez qu'elle sera d'une humeur charmante demain.

—Je n'en crois rien, mon cher camarade.

—Eh bien ! après tout, qu'importe ? Vous connaissez le proverbe :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

« C'est une campagne à entreprendre, d'accord ; mais dans notre métier on est habitué à cela. Vous avez bravement tenu tête aux Bédouins et aux Kabyles, et vous reculerez devant une douairière ! Fi donc ! mon cher Robert, cela serait indigne de vous, alors surtout que vous avez en moi un allié fidèle et dévoué à toute épreuve.

—Un allié, Maurice ! s'écria instantanément une voix fraîche et limpide qui retentit sur le seuil de la salle à manger. Tu te trompes, frère, M. Robert en a deux à présent.

En même temps, et sans donner au jeune lieutenant le temps de la remercier de cette bonne parole, mademoiselle de Chalandray s'avança auprès de lui et ajouta, avec la grâce enjouée qui lui était habituelle :

—Allons, monsieur, vous devez être un peu fatigué du voyage impromptu que vous vous avez fait faire aujourd'hui, et il doit vous tarder d'être rendu à vous-même pour vous reposer. Quand j'étais au couvent, on se couchait aussitôt après souper. C'était la règle. Vous allez faire de même, s'il vous plaît, ce soir. Votre lit est prêt et vous attend. J'ai donné l'ordre de préparer votre chambre. Mon frère va vous y conduire. Je le nomme votre chambellan ou votre cicerone, si vous le préférez, car il me semble que vous ne devez pas aimer les gens de cour.

Si Robert eût été tant soit peu homme du monde, il est évident qu'il aurait trouvé incontinent quelque madrigal bien senti pour répondre à sa jolie interlocutrice ; mais on sait déjà que c'était là son moindre défaut. Il se contenta donc de balbutier quelques paroles de remerciement à peine intelligibles et que Claire interrompit au surplus en lui tendant la main, en même temps qu'elle présentait son front à Maurice. Celui-ci appuya ses lèvres sur ce front virginal et y imprima un bruyant baiser fraternel, un vrai baiser de hussard.

—Bonsoir, monsieur Robert ! s'écria la jeune fille, bonsoir et bonne nuit à tous deux ! A propos, je suppose que vous n'avez pas peur des esprits, un officier !

—Mademoiselle, répondit Robert en souriant, je ne crois pas ; mais je n'en ai jamais vu et il y a commencement à tout.

—Alors vous pourriez bien en voir cette nuit, car j'ai fait préparer pour vous la chambre bleue.

—Ah ! diable ! fit Maurice.

—Qu'est-ce donc que la chambre bleue ? reprit Robert.

—Mon frère vous racontera cela, si bon lui semble, reparait vivement la jeune fille ; moi, je me sauve bien vite ; car il faut que j'aille assister au coucher de ma bonne maman. Demain, mon cher, vous nous direz si vous avez eu le cauchemar.

Là-dessus mademoiselle de Chalandray s'esquiva rapidement.

—Le cauchemar ! murmura Maurice, voilà bien un propos de jeune fille ! Je crois, au contraire, qu'on doit avoir des rêves couleur de rose dans la chambre bleue.

—Comment cela ? s'écria Robert légèrement intrigué de ce qu'il venait d'entendre et y trouvant déjà une utile diversion à toutes les préoccupations fâcheuses qui d'abord s'étaient emparées de lui.

—Oh ! mon Dieu ! mon cher, répondit Chalandray, c'est la chose la plus simple du monde. Il y a peu de châteaux en France, il est bon que vous le sachiez, qui n'aient leur petite légende ; celui de ma grand'mère, tout comme les autres. Seulement je vous garantis que cette légende-là est de l'histoire, bien que peut-être, cette fois comme souvent, l'histoire res-

semble fort à un roman. Voulez-vous que je vous la raconte avant de vous coucher pour vous endormir ?

—Je ne demande pas mieux, fit Robert.

—Eh bien, poursuivit Chalandray en mettant ses coudes sur la table, asseyez-vous et écoutez-moi. Je commence : Il y avait une fois...dois-je dire une princesse ? Il n'y aurait que la grand'maman qui pourrait sûrement vous édifier à cet égard, elle qui en remonterait à d'Hozière, à Ohéria, bref, à tous les généalogistes de France. Mettons seulement une jeune fille noble et par-dessus le marché belle comme le jour, mais assez pauvre. On la nommait Hélène de je ne sais plus quoi. J'espère que vous ne dormez pas encore.

—En aucune façon.

—A la bonne heure ! Je continue. Née pendant l'émigration sur la terre étrangère, Hélène se trouva privée, dès l'âge le plus tendre, des baisers de sa mère. Celle-ci avait succombé bien jeune encore aux fatigues et aux privation d'une existence errante et misérable. Ah ! dame ! mon cher Robert, tous ces pauvres diables de la vieille noblesse de France, qui, à tort ou à raison, s'attachèrent à la fortune des borbons, ne couchaient pas précisément tous les jours sur des lits de roses, les femmes pas plus que les hommes. En 1816, Hélène de Sainte-Maure, —voilà que son nom de famille me revient, — était toute jeune encore lorsque son père la ramena en France pour y échanger tout bonnement un exil contre une prison. L'un des premiers soins de M. de Sainte-Maure, qui venait d'être réadmis au service en qualité d'officier supérieur dans la garde, avait été, en effet, de placer Hélène au couvent, chez les Ursulines de Paris, autant qu'il m'en souvient. Elle devait rester là jusqu'à ce qu'elle fût en âge de se marier.

« Au commencement de 1823, je me trompe peut-être d'année, mais peu importe, —Hélène pouvait entrer dans un avenir assez prochain des jours plus prospères ; dame Nature semblait vouloir compenser pour elle les torts de dame Fortune. Déjà on vantait sa beauté, et, ce qui est peut-être préférable, comme ne manquerait pas de l'ajouter la grand'maman, elle avait tiré un excellent profit de l'éducation reçue au couvent. Elle chantait et dansait à merveille, parlait plusieurs langues ; en un mot Hélène possédait tous ces talents d'agrément qui, parmi les femmes principalement, tiennent tant de place dans la vie, au moins chez ces cœurs d'aristocrates, dont j'ai l'honneur ou le malheur, comme vous voudrez, de faire partie.

« Las ! hélas ! c'est dans cette même année 1823 qu'Hélène eut le malheur de perdre son père. M. de Sainte-Maure fut tué, à la tête de son régiment, à l'attaque du fort du Trocadéro, pendant l'expédition d'Espagne. Désormais elle allait se trouver orpheline et sans la moindre fortune ; car le défunt appartenait à cette portion jadis si nombreuse de notre noblesse, qui s'est toujours crue obligée avant toutes choses de se distinguer du vulgaire par des dépenses hors de proportions avec ses ressources, et par parenthèse je n'ose l'en blâmer. En pareil cas une fille, dans notre caste surtout, n'a guère d'autre perspective que de coiffer sainte Catherine, ce qui est dur, et, ce qui est plus dur encore, de vivre et de mourir dans un couvent. Ainsi l'avait décidé d'ailleurs le conseil de famille, uniquement soucieux d'éviter une dérogation matrimoniale de la part d'une jeune fille née, archi-née même, à ce qu'on dit. Privée de ressources, Hélène épousa secrètement un aventurier dont elle fut séparé d'une manière dramatique, restant seule avec son enfant dont le décès fut annoncé quelque temps après. Le conseil de famille décida d'envoyer Hélène dans un couvent.

« Triste, mais résignée, Hélène avait accepté cette destinée, lorsque tout à coup on vit paraître au parloir le prince Charmant sous les espèces d'un duc et pair, s'il vous plaît. C'était un parent éloigné dont la sœur elle-même venait de prendre le voile aux Ursulines, et, comme il avait entendu parler d'Hélène, naturellement il demanda à la voir. Oh ! ce n'était déjà plus un jeune premier que ce prince Charmant ; il pouvait bien avoir quarante-deux à quarante-quatre ans, et

jusqu'à ce moment-là il avait paru peu disposé à s'engager dans les liens du mariage ; mais, baste ! voilà-t-il pas que, comme saint Paul sur le chemin de Damas, le prince Charmant se trouva soudainement touché par la grâce en voyant les beaux yeux noirs, en écoutant la douce voix de la jeune pensionnaire. Que vous dirai-je de plus ? A la troisième visite en présence de la supérieure du couvent, il demanda à Hélène si elle ne préférerait pas, par aventure, être la femme d'un diplomate quadragénaire plutôt que l'épouse de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Hein ! mon cher Robert, qu'en dites-vous ? Mon récit vous semble-t-il intéressant ? Voulez-vous que je remette, au contraire, la suite à demain, comme dans les feuilletons ?

— Mon cher Maurice, je suis tout oreilles et vous prie de continuer.

— Ainsi fais-je, seulement mettez-vous à la place d'Hélène. Qu'est-ce que vous auriez répondu ?

— C'est selon...

— Mon cher, on voit bien que vous n'avez guère pratiqué les femmes. Aussi bien j'oubliais de vous dire que, tout en se trouvant nanti de pas mal de chevrons, le ci-devant prince Charmant avait tout ce qu'il faut pour ne pas déplaire à une jeune fille sinon même pour la subjuguier. Grand, bien fait, très distingué de manières, aimable et instruit dans sa conversation, c'était alors, s'il faut en croire tout ce que j'ai entendu proclamer dans ma famille, le type accompli de ce qu'on appelait jadis un homme comme il faut. N'est-ce pas vous dire suffisamment que la future sœur Hélène éprouva un véritable ravissement en se voyant si inopinément appelée à changer cette appellation contre celle de madame la duchesse.

« Ce ravissement fut tel qu'elle tomba évanouie, et, le soir même, elle prenait le lit avec une grosse fièvre qui la mit en proie à quelque accès de somnambulisme. Dans de telles conjonctures, les médecins déclarèrent tout d'une voix que, eu égard d'ailleurs à l'extrême jeunesse de la malade, il y aurait pour elle danger de mort si elle se mariait.

« C'est alors que le prince Charmant, pressé par le ministre des affaires étrangères de se rendre en Orient pour y accomplir je ne sais quelle mission dont il était chargé, et désireux en même temps d'assurer l'avenir d'Hélène pour le cas où il viendrait à mourir dans le cours de cette mission, prit une détermination héroïque et dont je crois que je n'aurais pas été capable, moi qui vous parle. Il voulut, à toute force, avant son départ, faire consacrer civilement et religieusement l'union qu'il avait projetée. Ce mariage fut célébré dans la chapelle de la chambre des pairs, et, aussitôt après la bénédiction nuptiale, les deux époux montèrent dans une berline de poste et se mirent en route.

« Or, savez-vous où l'on se rendait ? Vous l'avez sans doute déjà deviné, mon gaillard. Ici même, au château de la Roche-d'Eon, où ma grand-mère, cousine plus ou moins éloignée de M. l'ambassadeur, avait offert l'hospitalité à madame l'ambassadeur pour tout le temps que durerait l'absence de son mari.

« C'est dans la chambre bleue, cette chambre qui vous est destinée, qu'a habité jadis la jeune mariée, et son séjour s'y est même prolongé beaucoup plus qu'on ne l'avait pensé tout d'abord. En effet, d'une part, je ne sais comment il s'est fait que la mission du mari n'a pu être abrégée autant qu'il le désirait. D'un autre côté, sa pauvre jeune femme n'a pas été plutôt arrivée au château qu'elle est tombée fort malade.

« La nuit surtout, il paraît qu'on avait toutes les peines du monde à la retenir dans son lit et qu'elle parcourait les terrasses et les corridors, les yeux tout grands ouverts et parlant à voix haute, quoique endormie en réalité. Je vous laisse à penser qu'elle était la frayeur des gens du château, qui n'étaient pas la bravoure. Aussi, quoiqu'il se soit écoulé bien des années depuis lors, je gage que, à l'office, parmi les vieux domestiques, il en est plus d'un qui ne voudrait pas, même alors qu'on doulerait ses gages, passer la nuit dans la chambre bleue. Vous voilà prévenu, maintenant, mon cher Robert. aurez-vous ce courage ?

— Si j'aurai ce courage ? répondit le jeune lieutenant ; en même temps, il se mit à fredonner en sourant la célèbre cançilène de l'opéra de *Robert le Diable* :

Des chevaliers de ma patrie,
L'honneur fut toujours le soutien,

— Peste ! mon cher, reprit Maurice, je ne vous soupçonnais ni cette érudition musicale, ni surtout une voix si mélodieuse. Le hasard ou votre vocation vous a fait lieutenant de husards, mais le diable m'emporte si la nature ne vous avait pas fait chanteur d'opéra !

— Mon cher Maurice, reprit Robert, je vous assure que je n'ai pas la moindre prétention à cet égard. J'aime la musique platoniquement, voilà tout, comme bien d'autres choses en ce bas monde, attendu que je n'ai pas le moyen de les aimer différemment. Seulement, une fois, en passant à Alger, j'ai eu la fantaisie de me payer une représentation de *Robert le Diable*, d'abord parce que j'en avais entendu beaucoup parler, ensuite peut-être parce que je m'appelle Robert. A présent cet air me revient dans la mémoire comme il pourrait m'en revenir bien d'autres.

— Voyez-vous cela ?... Allons ! c'est assez de bavardages pour ce soir, et, puisque ma sœur m'a institué votre chambellan, Robert, suivez-moi. Ce n'est pas le chevalier Bertram, c'est Chalandray qui vous parle, Chalandray qui va vous conduire, sans plus de retard, jusqu'à la chambre bleue, avec ou sans pistolets, comme il vous plaira. Demain matin vous m'en direz des nouvelles.

XII

LA CHAMBRE BLEUE

La chambre bleue était ainsi nommée parce que les rideaux, les tentures et les sièges même qui la garnissaient affectaient uniformément cette couleur. Elle ne se recommandait par rien d'autrement caractéristique, et il fallait y mettre une grande dose de bonne volonté en même temps qu'une forte propension aux idées superstitieuses pour trouver dans un ameublement de plus pur style Louis XVI, et d'une certaine élégance, quelque chose d'effrayant ou de fatal.

A la grande rigueur, les gens peureux pouvaient seuls, et sans tenir compte de l'action inévitable du temps, constater avec inquiétude que le bleu des étoffes était devenu d'une pâleur... terrible. Pourtant, d'après toutes les apparences, la chambre depuis longtemps inhabitée avait dû rester presque constamment fermée.

Quand Robert se trouva seul dans cette chambre, ramené par le sentiment même de sa situation à un ordre d'idées tout différent de celui où le récit de Maurice avait pu l'égarer pendant quelques temps, il n'eut pas un seul instant la pensée de se livrer à une inspection domiciliaire ; mais, avisant dans un coin de la chambre une grande bergère, merveilleusement propre à encourager, suivant la disposition où l'on pouvait se trouver, la sieste ou la rêverie, il s'y laissa tomber plutôt qu'il ne s'y assit. Là, il se mit à réfléchir sur tous les événements qui venaient de marquer pour lui cette journée de la pierre noire plus encore sans doute que de la pierre blanche.

Qu'était-il venu faire dans ce château, où les premières paroles qu'il avait pu recueillir étaient autant de stigmates pour une famille qui venait de lui donner une si cordiale hospitalité ? Comment n'avait-il pas défendu ses hôtes ? Cela n'eût-il pas mieux valu que de chercher, comme il l'avait fait, à se défendre lui-même par une attitude hautaine et presque provocatrice ? Devait-il donc, sur la foi de cette marquise de la Roche-d'Eon, abdiquer les sentiments de symyathie, de reconnaissance qu'il portait à la pauvre Lucienne ? Maintenant qu'on venait de déverser l'injure et presque le mépris sur les antécédents de la meunière, n'en rejaillissait-il pas une tache jusque sur sa mère à lui, dont cette meunière avait été depuis

si longtemps la confidente et la mandataire ? Sa mère pour qui il avait conçu tant d'affection et de respect, sa mère, n'était-elle donc, elle aussi, qu'une femme comme Lucienne ?

A cette pensée, Robert se couvrit le visage de ses mains : il se reprocha la coupable faiblesse qui l'avait poussé à accepter une hospitalité dont le résultat le plus positif était le naufrage de toutes ses illusions et de toutes ses espérances. Bien plus, il demanda pardon mentalement à cette mère adorée, de n'avoir pas mieux compris le sens du mystérieux billet qu'elle lui avait adressé, sans doute en prévision de tout ce qui allait se passer. Peut-être était-il temps encore d'échapper aux périls qui le menaçaient, de quitter le château sous un prétexte quelconque ; mais que dirait Maurice ? que dirait mademoiselle Claire, qui venait de se montrer pour lui si gracieusement sympathique et si touchante dans sa bonté même ? Ne laisserait-il pas après lui la réputation d'un homme mal élevé, contre lequel la douairière aurait beau jeu ?

Le pauvre garçon ne se rendait pas compte que déjà il retombait dans le fossé si glissant des capitulations de conscience. Si mademoiselle de Chalandray n'avait pas habité le château de la Roche-d'Eon, il est évident qu'aucune considération ne l'y aurait retenu un seul instant de plus et qu'il en serait sorti sans même vouloir y coucher. Sous l'influence de ses préoccupations, de ces combats qui bouleversaient son esprit et son cœur, Robert eut une nuit fort agitée et ne put trouver dans son beau grand lit, si bien matelassé, si moelleux, le sommeil qu'il goûtait si paisiblement sur son étroite et dure couchette du moulin.

Au lieu des songes couleur de rose dont lui avait parlé Maurice de Chalandray, il fut en proie toute la nuit à une sorte de cauchemar entremêlé de visions saugrenues, où apparaissaient incessamment deux fantômes féminins, dont chacun lui faisait signe de le suivre en sens contraire. L'un de ces fantômes avait les traits de sa mère. Est-il besoin de dire à qui ressemblait l'autre ?

Fatigué de cette obsession constante, dès que le jour commença à poindre, il ouvrit les yeux et se mit à les fixer machinalement sur tous les objets, dont l'aube naissante dessinait les contours avec un relief qui grandissait sans cesse.

Bientôt non-seulement les contours, mais les couleurs elles-mêmes s'accrochèrent, les rideaux et les tentures de la chambre passèrent successivement du noir au gris, puis du gris au bleu, et une grande glace qui surmontait une cheminée du style Louis XVI comme tous le reste de la chambre, s'éclairait à son tour, réfléchit peu à peu toutes sortes de détails d'ameublement et d'ornementation que Robert ne pouvait apercevoir autrement ; car il avait la tête tournée dans son lit du côté opposé à celui où tous ces objets se trouvaient placés.

Tout à coup il tressaillit. Était-ce une hallucination de son esprit ? une continuation de ses visions de la nuit ? Dans cette glace sur laquelle ses yeux étaient fixés il venait d'entrevoir au milieu d'un grand cadre doré une image qui lui rappelait confusément celle qui lui était apparue deux fois dans sa vie, une première fois au balcon d'une fenêtre de l'hôtel de la Régence, à Alger ; et, la seconde fois, dans la chambre des morts, à l'hôpital militaire de la même ville.

Le portrait, car c'était bien un portrait qui se réfléchissait dans la glace, était-il donc celui de sa mère ?

Palpitant, éperdu, Robert s'élança hors de son lit pour examiner de plus près ce dont il avait tant de peine à se rendre compte, et s'habillant précipitamment, il demeura quelque temps en contemplation devant l'œuvre du peintre, cherchant avidement à rassembler ses souvenirs, tantôt en proie au doute.

Le portrait représentait une très-jeune femme, vue à mi-corps, vêtue d'une robe de velours noir montante, nue tête et sans ornement dans ses cheveux d'un noir de jais.

Ces cheveux étaient bien de la même nuance que ceux qui se trouvaient renfermés dans le médaillon que Robert avait reçu de la part de sa mère en arrivant au moulin, et dont il s'était bien promis de ne se séparer jamais. Le profil qu'il avait devant les yeux était bien celui qui était resté gravé

dans sa mémoire depuis sa nuit d'agonie. Il retrouvait dans la carnation du visage cette même blancheur mate qui l'avait frappé ; les yeux, de grands yeux de velours, semblaient, sous l'ombre des longs cils dont ils étaient frangés, se fixer encore tendrement sur lui. Enfin, il y avait dans l'expression de la physionomie je ne sais quelle grâce rêveuse, attribut caractéristique du modèle et qui n'avait point échappé au peintre.

Pourtant, comment pouvait-il se faire que le portrait de cette belle inconnue, qui avait donné à Robert le doux nom de fils, se trouvât ainsi, à point nommé, dans l'une des chambres du château de la Roche-d'Eon ?

Robert n'était-il pas, dans cette circonstance, en proie à l'obsession d'une idée fixe ? Sans doute cette idée était née et avait grandi dans son cerveau sous l'influence d'un récit légendaire, venant se combiner pendant une nuit d'insomnie avec toutes les circonstances mystérieuses au milieu desquelles il s'agitait depuis quelque temps ; sans doute encore dans ce portrait dont il avait peine à détacher ses regards, il pouvait constater plus d'une ressemblance avec la personne qu'il avait entrevue deux fois dans sa vie ; mais c'était tout.

Était-il bien certain d'ailleurs d'avoir conservé de sa mère un souvenir bien net et bien précis, lui à qui jusqu'alors il n'avait été donné de la contempler que dans deux occasions, exclusives de réflexion et d'attention bien soutenues ? Encore, dans la dernière de ces occasions, l'œil du moribond ne s'était-il pas égaré à la poursuite de quelque vision imaginaire ?

Comme sous l'aiguillon de ces préoccupations et de ces incertitudes, il s'était mis à arpenter la chambre en tous sens, à la façon d'une âme en peine, il avisa un casier formant bibliothèque, qui surmontait un bureau, et sur les rayons duquel un certain nombre de volumes étaient rangés. Il prit machinalement une de ces volumes, c'était l'histoire des *Voyage du jeune Anacharsis*, un livre qui a été en possession d'une grande vague dans la première partie de ce siècle.

S'étant assis, il se mit à feuilleter le volume distraitement, tantôt portant ses regards sur le texte imprimé qu'il tenait à la main, et tantôt, par une attraction presque magnétique, les reportant sur l'effigie de celle qui, du fond de son cadre, semblait veiller encore sur lui.

Au moment où il venait de retourner un feuillet du livre, un papier s'en échappa et tomba sur le parquet. Le jeune officier se baissa pour le ramasser et, y ayant jeté les yeux, il poussa un cri et se leva convulsivement de son siège. Sur ce papier, jauni par l'action de l'air pendant un laps de temps assez prolongé, une main, que le caractère de l'écriture dénonçait suffisamment comme une main de femme, avait consigné, sous formes de notes, quelques réflexions, sans aucune importance d'ailleurs, suscitées par la lecture du volume. Mais si les notes dont il s'agit étaient dénuées d'importance, l'écriture, en revanche, en avait beaucoup pour Robert ; car il lui sembla qu'elle rappelait, d'une façon non moins surprenante cette fois qu'incontestable, l'écriture des lettres qu'il avait reçues de sa mère.

Désireux de s'enlever à lui-même tout nouveau sujet de doute, ce fut avec une précipitation fébrile qu'il saisit son portefeuille, dans lequel il avait déposé ces précieuses lettres, et qu'il se mit à comparer avidement les caractères tracés à deux époques manifestement bien distantes l'une de l'autre. L'identité était parfaite. C'était bien la même main qui avait écrit les lettres et la note échappée de ce volume.

Ainsi tout s'éclaircissait à la fois pour Robert, comme si, dans cette chambre bleue où il recevait l'hospitalité, quelque bien-faisant enchanteur se fût fait un plaisir de dissiper, d'un coup de sa baguette magique, les ténèbres au milieu desquelles il marchait depuis si longtemps. C'était bien sa mère qui était là devant lui, et dont la beauté radieuse illuminait la chambre ; sa mère, qui, par un privilège assez rare dans l'ordre de la nature, avait conservé dans l'été de la vie toutes les grâces et tous les charmes de son printemps. Mais alors, sans doute, sa mère n'était autre que cette Hélène de Sainte-Maure, dont la veille au soir son ami Chalandray s'amusa à lui raconter l'histoire aventureuse comme un roman.

En cet instant, les cloches du village voisin sonnèrent l'Angelus, et, bien que depuis sa sortie du séminaire les idées du jeune officier et matière religieuse se fussent sensiblement modifiées, il se mit instinctivement à genoux. Ce n'était plus seulement devant l'image de sa mère que Robert s'agenouillait ainsi, c'était devant une madone, ou tout au moins devant la femme qui personnifiait désormais par lui, sur la terre, son ange gardien. En même temps, comme si elle eût pu l'entendre, il s'écria :

— O ma mère chérie ! que dois-je faire à présent ? dois-je partir ? dois-je rester dans ce château, où tout me parle de vous ? Décidez de mon sort, et faites-moi connaître votre volonté. »

Puis, tout à coup, se rappelant le mystérieux billet qu'il avait trouvé dans la boîte qu'on lui avait remise à son arrivée au moulin :

— Insensé que je suis, ajouta-t-il, ne me l'avez-vous pas fait connaître, votre volonté, de la façon la plus expresse ? Ne dois-je pas, avant toutes choses, respecter le mystère dont il vous a plu de vous entourer vis-à-vis de moi ?

— O ma mère chérie ! vous serez obéie ; oui, vous aviez raison, il faut que je m'éloigne de ce château, de ce pays même : il n'y a plus un instant à perdre, et je deviendrais coupable envers vous en tardant davantage. Car, je le sens bien, ce serait, indépendamment de tout ce qui pourrait arriver de funeste, m'exposer à vous donner bientôt une rivale. Une rivale à vous, ma mère, à qui je dois tout ton amour ! Oh ! non, cela ne doit pas être, cela ne sera pas. Je vous promets d'être raisonnable, de ne plus penser à cette jeune fille qui est riche et noble, qui est promise à un homme de sa caste, riche comme elle, qui est aimée de lui et qui l'aime. Oh ! j'ai été bien imprudent en me laissant entraîner au château de la Roche-d'Eon ; mais je serais coupable en y restant, et je vais partir. »

La-dessus, Robert s'étant relevé, procéda rapidement à sa toilette, et il se disposait à écrire un billet à Maurice pour s'excuser auprès de lui de sa brusque retraite, lorsqu'il entendit japper, puis frapper à sa porte. Ce ne fut passans quelque confusion que, ayant ouvert, il se trouva face à face, d'abord avec Bou-Maza, c'était le nom du lévrier que Maurice avait ramené d'Algérie, puis avec le maître de ce même Bou-Maza, c'est-à-dire avec celui qu'il avait en ce moment le plus grand intérêt à éviter.

Maurice, qui était bien loin de se douter de la résolution prise par son hôte, commença par s'informer des nouvelles de sa santé. Il lui demanda en riant s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire, la nuit, dans la chambre bleue, et si le fantôme d'Hélène de Saint-Maure n'était pas venu le tirer par les pieds. Comme à toutes ces questions, Robert répondait négativement et d'un air distrait, Maurice le prit par le bras, et ayant allumé un cigare sans autre préambule, l'invita à venir faire connaissance avec le domaine de la Roche-d'Eon, qu'il n'avait pu voir la veille, puisqu'il était arrivé à la nuit close.

Pris ainsi au dépourvu, et désireux d'éviter une explication embarrassante, Robert suivit silencieusement son guide partout où il plut à celui-ci de le conduire, pensant bien trouver, dans la matinée, une occasion propice pour s'excuser sans qu'on s'en aperçût. Aussi bien, Maurice était sans défiance aucune, et, dans sa sève inépuisable de bonne humeur, il entre-mêlait, à chaque instant, tous les détails qu'il se plaisait à donner son hôte sur l'antique châtellenie de sa grand-mère, de propos plus ou moins gais et généralement étrangers à l'objet de cette inspection matinale.

Cependant le mutisme obstiné de Robert, et l'empreinte très-caractéristique que laisse généralement sur tout visage humain une nuit d'insomnie finirent par attirer l'attention de l'insouciant cicéron, et s'arrêtant tout à coup dans sa promenade, puis se posant en face de son camarade de régiment, qu'il regarda fixement :

— Ah ça ! dit-il, mon cher Robert, bien que ces gueux de Bédouins aient accrédité le plus sot des proverbes en disant que la parole est d'argent et le silence d'or, je ne suppose pas

que vous vouliez prendre exemple sur eux. Nous ne sommes plus ici en Algérie, Dieu merci ! et je vais m'égosiller si vous me laissez parler tout seul.

— Excusez-moi, mon cher Maurice, reprit Robert, tout est nouveau ici pour moi. Je suis au spectacle et il me semble que d'ordinaire les spectateurs se bornent à regarder et à écouter.

— A la bonne heure ! mais sous réserve d'applaudir ou de siffler ; et quand on ne fait ni l'un ni l'autre, c'est que le spectacle n'intéresse guère. Tenez, je ne vous fais pas l'injure de croire que vous avez eu peur cette nuit dans la chambre bleue ; mais à coup sûr, il se passa en vous quelque chose d'étrange. Voyons, soyez franc, Robert. Seriez-vous amoureux, par hasard ?

— De qui ?

— Eh ! mais, que sais-je ? Peut-être de la petite meunière, de Lucienette. Convenez que vous la regrettez un peu.

— En aucune façon, dit Robert, et je vous assure même que je n'y ai jamais songé.

— Vous avez tort. Elle est la fille de sa mère, et vous savez le proverbe : Bon chien chasse de race. N'est-ce pas, Bou-Maza ? ajouta-t-il en caressant son lévrier.

— Pas un mot de plus sur ce sujet, Maurice, je vous en prie. Nous sommes trop jeunes, vous et moi, pour savoir si c'est à tort ou à raison qu'on a accusé la mère. Et, quant à la fille, je ne saurais oublier qu'elle a pour père un brave sous-officier qui a été longtemps au régiment mon seul ami, je devrais même dire mon seul protecteur.

— Diable ! mon cher, vous êtes sévère, à ce que je vois, en matière amoureuse. Je voudrais que ma grand-mère vous entendit. Cela lui donnerait une fière opinion de vous. Au surplus, je ne veux pas vous prendre en traître, mais gare à vous ! D'ici à peu de jours, il y aura grand nombre au château pour le mariage de ma sœur, et je vous prévins que j'ai résolu de vous lancer ; oui, mon cher, il faut en prendre votre parti : nous ferons ensemble la cour à toutes les jolies femmes, et c'est bien le diable qui s'en mêlera si nous ne parvenons, vous et moi, à faire nos frais. Allons ! c'est entendu, n'est-ce pas ?

Robert était à la fois étourdi par la façon de Maurice et pénétré de honte de répondre à tant de cordialité par une sorte de trahison. Il ne jugea pas en conséquence devoir pousser plus loin la dissimulation sur le parti qu'il avait résolu de prendre.

— Écoutez, mon cher Maurice, s'écria-t-il, vous m'avez demandé tout à l'heure d'être bien franc avec nous ?

— Mais comment donc, mon cher, reprit Chalandray ; je vous le demande encore. Je fais mieux : je vous en prie.

— Eh bien ! je suis un sauvage, vous le savez, peu fait pour frayer avec tout ce beau monde que vous attendez ici ; m'en croyez, vous m'en laisserez reboucler ma valise et m'en aller au plus vite. Ne cherchez pas à me retenir, je vous en supplie.

— Hein ? plait-il ? Vous croyez que je vais vous laisser partir ainsi au débotté ? Non pas, certes, et je vous prévins que je vais appeler main forte. Voici justement ma sœur que j'aperçois. Claire ! Claire, viens donc !

En effet, dans ce moment même, mademoiselle de Chalandray traversait une allée voisine. Elle était en simple peignoir de mousseline et coiffée d'un large chapeau de paille de forme rustique, sous lequel débordait son opulente chevelure blonde, dont la brise du matin agitait capricieusement les boucles ondoyantes.

Entre toutes les statues qui formaient la haie dans l'allée ombreuse qu'elle traversait alors d'un pas si léger et si allègre, sa taille svelte et élégante se détachait harmonieusement sous les grands arbres et sur le fond des vertes charmilles. On eût dit une statue d'Hébé, déesse de la jeunesse, animée par quelque émail de Pygmalion et descendue de son piédestal.

À la voix de son frère, Claire accourut et tendit familièrement la main au jeune officier, comme si elle eût déjà vu en lui une vieille connaissance.

— Tu lui donnes la main, dit Maurice ; ah ! je t'engage à la retirer bien vite. Croiras-tu qu'il veut déjà nous quitter !...

—Comment ! monsieur, reprit mademoiselle de Chalandray avec une petite moue pleine de charme, avez-vous oublié que vous êtes mon prisonnier, et faut-il donc déjà vous traiter en déserteur ? Oh ! c'est bien mal !

—Dis donc, ajouta Maurice, que c'est un crime, un crime abominable, et qu'il mérite pour le moins d'être fusillé.

—Oui, certainement ! s'écria la jeune fille.

—Et fusillé par ces yeux-là ! repartit Maurice. Gare à vous, mon cher, vous n'en réchapperiez pas.

—Et moi, reprit mademoiselle de Chalandray d'un ton chagrin, moi qui venais vous chercher pour vous donner votre première leçon de danse ! Vous savez que c'était chose convenue entre nous.

Puis, baissant la voix :

—Voyons, dit-elle en regardant fixement Robert, suivant l'expression vulgaire, dans le blanc des yeux, Maurice m'a tout dit. Je sais que ma grand'mère est loin d'avoir été aussi aimable pour vous qu'elle aurait dû l'être, que vous le méritez d'ailleurs ; mais il faut être indulgent : elle est vieille, infirme. Quand vous en serez là, savez-vous comment vous serez vous-même ? vous serez peut-être encore bien pire qu'elle.

—Oh ! quant à moi, ajouta Maurice, je suis sûr de mon fait ; je prendrai du tabac, j'aurai la goutte et je serai grognon en diable.

—Et puis, reprit la jeune fille, est-ce qu'on jette ainsi le manche après la cognée dès le premier coup ? Allons, fiez-vous-en donc un peu à moi ; ma grand'mère me porte quelque affection ; je me charge de plaider votre cause auprès d'elle, de la cathéchiser de mon mieux. Maurice m'aidera de son côté ; n'est-ce pas, frère ?

—C'est cela, petite sœur. Tu commanderas la charge, une charge à fond, et tu verras comme je donnerai sur l'ennemi, je veux dire sur la grand'maman. Elle n'aura seulement pas le temps de s'y reconnaître.

—Eh bien ! dit Claire, que vous faut-il de plus, monsieur l'impatient ?

Robert était évidemment dans un grand embarras pour se défendre contre tant de grâce et de gentillesse, et il n'opposait aux efforts de son interlocutrice que des réponses d'autant plus évasives qu'il eût été capable de se couper la langue avec ses dents plutôt que de laisser soupçonner le motif de sa résolution. De son côté, mademoiselle de Chalandray, qui s'était promis, en vraie fille d'Eve qu'elle était, de gagner son procès, n'était pas encore à bout d'arguments.

—Écoutez, monsieur, s'écria-t-elle tout à coup, je fais une supposition, une supposition tout à fait inadmissible : c'est que ma grand'mère garde vis-à-vis de vous, malgré tout mes efforts, une attitude un peu hargneuse. Eh bien ! il faut que vous sachiez qu'elle se lève fort tard, qu'il est même bien rare qu'elle paraisse au déjeuner. C'est autant de gagné pour vous, comme vous voyez. Il y aura encore les dîners et les soirées, je le sais bien ; mais c'est sitôt passé ! Nous ferons de la musique, nous chanterons, nous danserons.

—Mais, mademoiselle, balbutia Robert, je ne suis pas plus musicien que danseur. Je suis aussi ignorant que sauvage.

—Il ment ! interrompit Maurice, je t'assure qu'il ment. Il m'a chanté hier soir un air de *Robert le Diable*.

—Eh bien ! vous écouterez, vous regarderez. D'ailleurs, j'ai des droits sur vous que je n'ai pas encore essayé de faire valoir, et, puisque vous m'y forcez, je vais le faire. Ne vous souvient-il plus du jour où, vous voyant passer à Alger parmi les blessés sous les fenêtres de l'hôtel de la Régence, je vous ai jeté mon mouchoir pour éteindre le sang qui coulait de votre blessure ? C'était peut-être là un acte un peu inconsidéré de ma part, bien que la foule m'y invitât, et j'ai pu vous donner ainsi mauvaise opinion de moi. Aussi tout d'abord je ne m'en suis vantée à personne et je me suis enfuie bien vite pour me cacher, comme si j'avais fait une mauvaise action. C'est égal, à partir de ce jour-là vous êtes devenu mon obligé, entendez-vous, monsieur ? car enfin je me suis compromise pour vous : Maurice vous le dira comme moi.

—Certainement, dit Maurice en riant, tout ce qu'il y a de plus compromise.

—Donc, reprit mademoiselle de Chalandray, vous avez contracté une dette envers moi, et il me convient aujourd'hui de réclamer le prix de cette dette. Ce prix sera, de votre part, un serment d'obéissance absolue ; non-seulement vous allez rester ici, je le veux, je l'exige ; mais, en présence de mon frère, vous allez me donner votre parole d'honneur que vous ne chercherez pas à nous quitter sans y être autorisé par moi. Le voulez-vous ?

—C'est cela, fit Maurice. Allons ! chevalier, un genou en terre, et jurez de n'être pas un félon !

Jusqu'à ce moment, la physionomie de Robert en lui résistant courtoisement aux instances dont il était l'objet, avait gardé l'empreinte de ce demi-sourire que les hommes les plus complètement étrangers aux convenances du monde abdiquent à peine en pareil cas, lorsqu'il se trouve en présence d'une femme, surtout quand cette femme est jeune et jolie. Mais poussé alors, comme on dit, jusque dans ses derniers retranchements, placé entre un devoir impérieux et toutes les séductions d'une requête, que tout autre que lui peut-être n'aurait pas eu la force de décliner, il sentit une sueur froide couler sur son front, et une expression de souffrance et presque de douleur se peignit instantanément sur son visage.

—Mademoiselle, balbutia-t-il d'une voix étouffée, je vous en prie en grâce, n'ajoutez plus une parole ! Si vous savez combien il m'en coûte de vous refuser.

—Je le crois, monsieur, reprit mademoiselle de Chalandray, moitié piquée, moitié surprise ; mais qu'avez-vous ? vous paraissez mal à l'aise. Seriez-vous souffrant ?

Comme elle parlait ainsi, un grand bruit se fit entendre à peu de distance, un bruit dans lequel se fondait à la fois le galop des chevaux, le tintement des grelots de leurs colliers et les claquements des fouets de deux postillons. En même temps, on vit apparaître au-dessus d'une baie pratiquée dans l'une des charnilles, et par laquelle la vue s'étendait jusque dans la cour d'honneur du château, une grande berline de poste attelée de quatre chevaux.

—Eh ! mais, fit Maurice, je ne me trompe pas. Toi qui as de bons yeux, petite sœur, tu dois reconnaître comme moi la personne qui se penche en ce moment à la portière de cette berline. C'est du renfort. Ah ! mon cher Robert, vous nous avez résisté, à ma sœur et à moi. Eh bien ! mon gaillard, nous allons voir si vous résisterez également à la belle madame de Sauves.

XIII

MADAME DE SAUVES

Mademoiselle de Chalandray s'était empressée de se rendre au-devant des nobles hôtes que son frère venait de lui signaler car il était vraisemblable que madame de Sauves n'arrivait pas seule et qu'elle était accompagnée de son mari. Quant à Maurice, il s'était emparé du bras de Robert.

—Ah ! vous voulez vous échapper ! lui avait-il dit, eh bien ! mon cher, tant pis pour vous ! Je vous préviens que je ne vous lâcherai pas. Bon gré, mal gré, vous nous resterez. Allons ! faites encore, si vous voulez, un petit tour de promenade, pour laisser à ma sœur le temps de jouer son rôle d'introduitrice ; puis vous me direz quand il vous conviendra de faire votre entrée avec moi dans le salon. Cela me donnera le temps d'achever mon cigare.

Robert eut beau prier, protester ; Maurice se montra gaiement inexorable. Voyant l'inutilité de ses efforts, notre héros prit bravement son parti, et, quelques instants après, il entra dans le grand salon du château. Mademoiselle de Chalandray s'y trouvait déjà en compagnie de M. et madame de Sauves leur faisant les honneurs en attendant que sa grand-mère, qu'on avait été prévenir, eût achevé sa toilette.

Suivant l'usage de la campagne, les volets intérieurs qui garnissaient les hautes croisées du salon étaient encore, à

cette heure matinale, hermétiquement fermés, à l'exception de ceux d'une de ces croisées, qu'on avait entr'ouverte pour donner un peu d'air et de lumière ; mais le soleil qui pénétrait obliquement par cette ouverture n'éclairait que très imparfaitement le coin du salon où Claire s'était assise à côté des nouveaux venus.

Ces trois personnages se trouvaient ainsi plongés dans une pénombre qui, surtout au premier abord, empêchait absolument de distinguer leurs traits. La situation était à peu près la même relativement à ceux qui entraient dans le salon qu'à ceux qui s'y trouvaient déjà. On ne se reconnaissait en quelque sorte qu'à la tournure, aux habitudes du corps et à l'accent de la voix.

Lorsque les deux jeunes officiers firent leur entrée, mademoiselle de Chalandry se leva, et, prenant son frère par la main :

—Madame, monsieur, s'écria-t-elle, permettez que, en attendant la venue de ma grand'mère, ce soit moi qui vous présente mon frère et l'un de ses meilleurs camarades et amis.

M. de Sauves s'était levé en entendant la porte du salon s'ouvrir, et il avait salué les deux jeunes gens. Quant à madame de Sauves, elle s'était inclinée, et tendant gracieusement la main à Maurice :

—Oh ! dit-elle d'une voix dont le timbre était plein de fraîcheur et de mélodie, nous sommes de vieilles connaissances, M. de Chalandry et moi, et toujours, j'espère, de bons amis, bien qu'il m'ait peut-être donné sujet de penser le contraire.

A peine ces quelques paroles avaient retenti que Robert fut pris d'un violent battement de cœur. Cette voix dont les inflexions étaient si caressantes, ce n'était pas la première fois qu'elle venait frapper son oreille, et il l'avait entendue dans une circonstance trop solennelle pour qu'elle ne fût pas restée vibrante au plus profond de sa mémoire. Le portrait de la chambre bleue s'animait à présent ; il ne se contentait plus d'écrire, il parlait.

A partir de ce moment, pâle, muet, haletant, Robert demeura debout et comme cloué à la place où il s'était arrêté, sans même entendre les mots doucement ironiques que mademoiselle de Chalandry murmurait à son oreille. Maurice, qui ne s'était pas aperçu le moins du monde du trouble de son ami, se rapprocha de madame de Sauves.

—En vérité, madame, s'écria-t-il, puisque vous paraissez disposée à me faire mon procès, encore faudrait-il savoir de quel crime vous m'accusez ?

—Eh ! mais, reprit la nouvelle venue, il me semble que je pourrais vous faire la même question. Je vous ai à peine entrevu pendant mon séjour à Alger. C'est au point que je me demandais, en entrant au château, si vous me reconnaîtriez.

—Ah ! madame, n'êtes-vous pas du petit nombre de celles qu'il suffit d'avoir vues une fois dans sa vie pour que leurs traits restent toujours présents à la mémoire ?

—Oui-dà ! c'est un madrigal, cela ; je croyais que la mode en était passée en France.

—Excusez-moi, duchesse, j'arrive d'Afrique.

—Je le vois bien, reprit avec enjouement madame de Sauves, puisque, habitué dans ce pays-là à vaincre partout et toujours, vous me dites de ces choses-là en présence de mon mari.

—Tiens, c'est vrai, cela, repartit étourdiment Maurice ; monsieur le duc, je vous fais mes très humbles excuses ; une autre fois j'attendrai que vous ne soyez plus là.

—Allons, fit la duchesse, je vois que vous êtes toujours le même, monsieur Maurice, et c'est pour cela sans doute que vous m'attribuez cet heureux privilège. Je n'ai qu'un moyen de vous détromper. Tenez, pour vous ôter l'envie de m'adresser de nouvelles galanteries, je crois que vous ferez bien de faire ouvrir tous les volets.

—Ce sera comme il vous plaira, duchesse ; mais si vous

n'étiez pas sûr d'être la belle des belles, vous ne me demanderiez pas cela.

En même temps, Maurice s'approcha de la cheminée et sonna. Un domestique parut, et, sur l'ordre qu'il reçut, se mit en devoir de procéder à l'ouverture des volets.

Pendant que le domestique accomplissait cette opération, Robert attachait sur la duchesse des yeux hagards, et mille pensées tumultueuses venaient se heurter dans son âme, assaillie par le souvenir de tous les incidents que l'on connaît déjà.

A la fin, à la clarté du jour pénétrant à la fois par toutes les croisées du salon, Robert put envisager dans tout l'éclat de ses charmes, qu'une élégante toilette de voyage rehaussait encore, celle qu'il désirait ardemment et qu'il tremblait presque pour tant de revoir. Il en fut comme ébloui, et, pour ne pas tomber à la renverse, il s'assit machinalement sur le premier siège qui se trouvait à sa portée.

C'est qu'en effet, à peine âgée alors de trente-neuf ans, svelte et élancée dans sa taille, comme on représente Diane Chasseresse, avec ses beaux yeux noirs, si brillants et si doux, le profil si harmonieux de son visage, d'une irréprochable pureté de lignes, la duchesse de Sauves pouvait être citée encore comme une beauté accomplie.

—Eh bien ! duchesse, s'écria Maurice, que vous disais-je ? Il fait grand jour à présent dans le salon, et vous pouvez vous contempler dans une glace pour recevoir d'elle les compliments que vous me défendez de vous adresser. Tenez, voilà mon camarade et ami, le lieutenant Robert, que je vous demande la permission de vous présenter, qui ne sait plus où il en est. Vous l'avez subjugué sans même daigner l'apercevoir. Que sera-ce quand vous l'aurez regardé ?

—Le lieutenant Robert ! balbutia la duchesse, dont les fraîches couleurs se fondirent instantanément en une pâleur mate.

—Madame... je... murmura à son tour d'une voix stragulée le jeune officier.

Là-dessus, Robert se leva tout chancelant et s'inclina assez gauchement devant la duchesse, sans pouvoir, en dépit de tous ses efforts, parvenir à articuler d'autres paroles.

—Ah ça ! grommela Maurice en lui-même et au comble de la surprise, est-ce qu'ils se connaîtraient déjà ?

Heureusement la porte du salon s'ouvrit à cet instant avec une certaine solennité, et la marquise douairière de la Roche-d'Eon apparut en personne, le canne à la main, coiffée et attifée comme une chasse, et dans l'attitude roide, muette et compassée d'un vieux portrait de famille descendu de son cadre.

La duchesse s'élança au-devant d'elle, et, l'ayant embrassée avec beaucoup d'effusion, pendant que le duc, fidèle aux anciennes traditions, se contentait de lui baiser la main :

—Vous voyez, madame, lui dit-elle d'une voix saccadée par une vive émotion intérieure qu'elle cherchait à dominer de son mieux, vous voyez que je tiens parole et que je n'ai pas oublié l'affectueuse et cordiale hospitalité que j'ai reçue dans ce château, il y a déjà bien longtemps, hélas !

La douairière répondit d'un ton plein de gravité, mais qu'elle tenta de rendre aimable et courtois :

—Ma toute belle, vous me permettez, duchesse, de vous nommer ainsi comme autrefois, soyez ici la bienvenue ! Le château de la Roche-d'Eon n'est pas moins fier que la châtelaine elle-même d'un pareil honneur, et j'en serai toujours reconnaissante, pour ma part, envers vous comme envers mon honoré cousin. C'est même un nouveau lien entre les maisons de Sauves et de la Roche-d'Eon, et j'espère que mes petits enfants ne l'oublieront jamais.

—Diable ! souffla Maurice à l'oreille de sa sœur, est-ce que grand'inaman va faire un discours ? Et M. de Sauves qui n'est pas prévenu ! il va être forcé d'improviser.

—Tais-toi donc ! reprit Claire

—Ah ! ma chère cousine, repartit vivement le duc, je vous en supplie en grâce de ne pas intervertir les rôles ;

car en fait d'hospitalité, l'obligé est toujours celui qui la reçoit.

En même temps, le duc offrit son bras à la douairière, pour gagner son fauteuil, et la duchesse étant venue s'asseoir auprès d'elle, tous les trois se mirent à causer ensemble à mi-voix.

Pendant ce temps-là, Robert ne pouvait s'empêcher d'attacher alternativement son regard, dont il eût été difficile de définir l'expression dominante, sur chacun des nouveaux venus. Toutefois, il y avait évidemment de l'inquiétude dans ce regard, toutes les fois qu'il venait à s'arrêter sur le grand vieillard au front pâle et de si haute mine qui, après être resté debout quelques instants, avait fini, sur l'invitation de la

Ici Robert put constater que la duchesse avait baissé les yeux, et qu'un tressaillement nerveux avait agité ses lèvres.

— C'est bien le moins dès lors que je puisse faire pour elle, continua le duc, que de chercher à lui assurer une destinée tranquille et conforme à ses idées et à ses goûts, au lieu de cette destinée errante et tourmentée qu'elle a voulu avoir à mes côtés dans les pays étrangers, où elle m'aidait si bien à représenter la France. Vous m'accorderez pour cela votre assistance si précieuse, n'est-ce pas, chère cousine ?

La vieille marquise inclina la tête avec l'intention manifeste d'un sourire d'acquiescement. Le duc continua en ces termes :

— Hélène aime beaucoup ce pays, où elle a jadis recouvert



En un clin d'œil Maurice et Robert étaient à bas de leurs montures.

douairière, par prendre place lui-même à côté de madame de Sauves, comme s'il avait eu à cœur de ne laisser occuper cette place par aucun autre. Il semblait même que, instinctivement, Robert prêtait plus d'attention aux paroles du duc qu'à celles de la duchesse, et, sous plus d'un rapport, il était aisé de s'en rendre compte.

— Oui, disait M. de Sauves, je viens d'être admis à la retraite, et me voici libre enfin de revoir la France, dont j'ai été exilé si longtemps. Loué soit Dieu, qui me permet de consacrer au bonheur d'Hélène les derniers jours d'une existence que le service du gouvernement de mon pays a trop longtemps absorbée d'une façon malheureusement exclusive ! Vous savez que le ciel a refusé à madame de Sauves la joie d'être mère.

la santé après une maladie terrible. Elle a conservé les plus aimables souvenirs de son séjour en Touraine. J'ai l'intention d'acheter dans votre voisinage une terre où nous passerons comme vous une bonne partie de l'année, ne rentrant à Paris que pour la saison des fêtes et des plaisirs, dont je n'entends nullement priver ma femme, sous le prétexte que j'en ai moi-même quelque peu passé l'âge.

— Voilà un bon mari ! s'écria naïvement mademoiselle de Chalandray, qui s'était insensiblement rapprochée du groupe dont sa grand-mère était le centre. Vous devez être bien heureuse, madame.

— Oh ! oui, bien heureuse, reprit la duchesse, non sans rougir quelque peu.

—Eh ! mais, fit Maurice, j'espère bien, cher petite sœur, que tu auras sujet d'en dire autant de ton côté, d'ici à peu de temps.

—Qui sait ? dit Claire en souriant, mon frère prétend que le mariage est une loterie.

—Maurice ne sait pas ce qu'il dit, reprit aigrement la douairière.

—M. de Chalandray a peut-être raison, repartit le duc avec cette galanterie toute chevaleresque, mais un peu surannée des gentilshommes de l'ancien régime ; car il suffit de regarder mademoiselle pour être certain que celui qui l'épousera aura mis la main sur un bien beau lot.

—Halte-là ! monsieur le duc, répliqua Maurice en riant ; prenez garde ! Savez-vous que mon cher futur beau-frère serait capable de vous demander raison, si vous continuez ainsi de courtiser sa fiancée ?

—Est-il bien vrai, monsieur ? dit M. de Sauves en se tournant vers Robert par une méprise assurément fort concevable.

—Hein ! plaît-il ? interrompit la marquise, qui bondit sur son fauteuil à la seule pensée d'une pareille mésalliance ; monsieur est un étranger ; monsieur n'est pas... ce que vous pensez, et il ne s'agit nullement de lui dans cette occurrence. Le futur de ma petite fille est le vicomte de Montmagny, que nous attendons d'un moment à l'autre avec son oncle, le colonel comte de Montmagny.

—Voyez, monsieur le duc, balbutia Robert plein de confusion, mais en même temps piqué au vif, combien vous vous étiez mépris ; et je suis presque tenté de vous en faire mes excuses.

—C'est à moi, monsieur, bien plutôt qu'à vous de m'excuser, reprit poliment le duc. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de Montmagny.

—Oh ! je le crois bien, riposta madame de la Roche-d'Eon, dont la figure semblait s'allonger à vue d'œil ; c'est qu'il y a une si grande différence sous tous les rapports entre M. le vicomte de Montmagny et... M. Robert. Vous en jugerez vous-même bientôt, mon cher duc. D'abord, M. Gaston de Montmagny est bien plus grand, bien plus...

—Ma bonne maman, s'écria Claire en rougissant et en jetant à Robert un coup d'œil qui semblait lui demander grâce de tout ce qu'il y avait de peu flatteur pour lui dans la tentative de parallèle à laquelle venait de se livrer la douairière, prenez garde que, à force de louer M. de Montmagny aux dépens... d'autrui, vous ne donniez de lui à madame la duchesse et à monsieur le duc une idée dont il faudra ensuite beaucoup rabattre.

—Je suis par avance, en ce qui me touche, bien persuadée du contraire, fit la duchesse, du moment où M. de Montmagny a eu le bonheur d'être agréé par vous, chère enfant ?

—Ah ! petite sœur, reprit Maurice, tu es bien ingrate si tu ne fais pas à l'instant ta plus belle révérence à madame la duchesse de Sauves.

—Comment se fait-il, dit la douairière, que vous n'avez pas rencontré M. le vicomte de Montmagny à Alger, où il était venu, au printemps dernier, sous les auspices de son oncle le colonel, pour faire sa cour à Claire ?

—Et pour acheter des chevaux arabes, ajouta mademoiselle de Chalandray. Ah ! bonne maman, il ne faut rien oublier.

—C'est, répondit le duc, que nous n'avons fait que toucher barre à Alger. Ce voyage a été une fantaisie de ma chère Hélène, à laquelle je me suis fait naturellement une loi d'obéir. Cette fantaisie ne lui a pas été favorable d'ailleurs, car elle pourra vous dire combien sa santé en a souffert, combien elle m'a donné d'inquiétudes. J'ai craint un moment, qu'elle ne fût reprise par cette terrible maladie à laquelle elle a failli succomber étant jeune fille, au moment de notre mariage. Elle était bien jeune alors, il vous en souvient sans doute : à peine quinze ans.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura mentalement Robert qui écoutait tous ces détails avec une avidité sans cesse crois-

sante, pardonnez-moi tout ce qu'elle a souffert en me retrouvant.

—C'est étrange ! dit Maurice, car il n'y a pas de meilleur ni de plus beau climat au monde que celui d'Alger, surtout en hiver et au printemps. Mon ami Robert pourra vous le dire comme moi.

Et comme Robert, absorbé en lui-même, continuait à garder le silence :

—Mais, mon cher, parlez donc un peu à votre tour ! ajouta-t-il en même temps en se penchant à l'oreille de son camarade ; une jolie femme, un vieux mari, que diable ! il faut faire sa cour et ne pas rester là comme un dieu Terme.

—Vous en direz tout ce que vous voudrez, messieurs, repartit le duc ; mais presque tout le temps qu'Hélène a été en Afrique, elle l'a passé dans les larmes et avec une tristesse mortelle. Pour moi, je verrai toujours votre Alger à travers ces larmes-là.

A cet instant Robert ne put s'empêcher de jeter sur madame de Sauves un regard furtif, et plein d'attendrissement comme d'idolâtrie. Ces larmes-là, il en savait trop bien le motif, lui ! Oh ! comme il aurait voulu pouvoir se jeter à ses pieds pour l'en remercier !

Il y eut un silence ; car ce regard avait été surpris par mademoiselle de Chalandray, qui était devenue instantanément un peu songeuse. De son côté, la duchesse, malgré l'aplomb que pouvait lui donner la grande habitude du monde, était de plus en plus émue.

Ce fut la douairière qui mit un terme à une situation au moins embarrassante, en faisant signe au duc qu'elle avait à lui parler. Celui-ci s'empressa de changer de place avec la duchesse, qui, s'éloignant un peu à son tour, entra en conversation particulière avec Claire. Maurice et Robert en firent autant de leur côté.

L'objet du tête-à-tête que madame de la Roche-d'Eon venait de se ménager avec M. de Sauves était de lui demander, en qualité de parent et d'ami, de vouloir bien servir de témoin à mademoiselle de Chalandray le jour de son mariage avec le jeune vicomte de Montmagny. Le duc n'avait garde de refuser un pareil office.

—Touchez là, mon cher duc, dit à haute voix la marquise, après avoir négocié cette petite affaire. C'est chose convenue, et je m'en réjouis à plus d'un titre, car cela va nous permettre de vous garder quelque temps à la Roche-d'Eon ainsi que votre chère et belle duchesse. M. de Montmagny, que nous attendons d'un moment à l'autre, en seront bien heureux aussi. Ce sont des gens de notre monde, eux, ajouta-t-elle avec une certaine emphase, et vous serez bien aise de faire connaissance avec eux.

Puis, se tournant vers sa petite-fille :

—Claire, s'écria-t-elle, il faut faire préparer des chambres pour M. le duc et madame la duchesse de Sauves.

—C'est chose faite, chère bonne maman.

—Ah ! s'écria madame de Sauves, savez-vous que je me fais une fête de retrouver ma chambre du temps jadis, la chambre bleue ? Est-ce qu'elle est encore habitable ?

—Certainement, ma toute belle, fit la marquise, et l'on n'y a rien changé.

—C'est M. Robert qui l'occupe actuellement, dit Claire.

—Eh bien ! repartit sèchement la marquise, on mettra M. Robert ailleurs. Il ne manque pas de chambre dans le château. Et puis, M. Robert ne doit-il pas nous quitter bientôt ?

—Oh ! bonne maman, reprit la jeune fille, nous en serons tous bien fâchés.

Ici, Robert, qui n'avait pas perdu un mot de ce dialogue, crut devoir s'approcher.

—Excusez-moi, mademoiselle, s'écria-t-il avec un accent assez ferme cette fois ; mais je ne saurais accepter plus longtemps l'hospitalité que votre frère et vous m'avez offerte avec tant de bonne grâce, et mon intention est de partir aujourd'hui même.

—Et moi, dit Maurice, mon intention est de m'y opposer,

et le moment est venu d'employer pour cela les grands moyens. Oui, duchesse, il faut bien vous le dire, c'est sur vous que nous comptons, ma sœur et moi, ainsi que ma bonne maman elle-même, par qui j'aurais dû commencer, n'est-ce pas, bonne maman ! pour déterminer mon camarade et ami que voici, à nous rester. Vous l'avez voulu, mon cher. Bataille !

— Je ne demande pas mieux, balbutia madame de Sauves avec quelque embarras, que de joindre mes instances aux vôtres ; mais, en vérité, je ne puis croire que monsieur accorde à mes étrangères ce qu'il a refusé à un ami.

— Et moi, reprit Maurice, je suis sûr du contraire. Seulement s'il y a plusieurs façons de demander il n'y en a qu'une d'obtenir, vous le savez tout aussi bien et même beaucoup mieux que moi, duchesse, et c'est celle-ci que je voudrais vous voir employer.

— Qu'est-ce à dire ? riposta aigrement la douairière, ne voulez-vous pas que madame la duchesse de Sauves aille se mettre à genoux devant monsieur... Robert ? Je vous invite, monsieur mon petit fils, à cesser ce badinage, qui est de la dernière inconvenance, et dont je demande pardon pour vous à mes hôtes.

— Ah ! madame, s'écria la duchesse, je vous prie en grâce de ne gronder personne pour moi, et ajouta-t-elle en se tournant vers Robert, puisque tel est le désir de monsieur et de mademoiselle de Chalandray, je vous prie, monsieur, de ne pas résister dans un projet dont l'exécution me priverait du plaisir de nouer avec vous plus ample connaissance.

— Et bien ! mon cher camarade, reprit Maurice, qu'avez-vous à répondre à cela ?

Un sentiment bien marqué d'hésitation se peignit dans toute la physionomie du jeune officier, qui cherchait avec avidité à lire dans les yeux de la duchesse jusqu'à quel point les paroles qu'elle venait de prononcer étaient d'accord avec sa pensée intime et secrète. Mais, comme on le pense bien, celle-ci avait à cœur de n'en rien laisser voir. Se sentant observée par tout le monde, elle avait compris le danger de tout signe d'intelligence qui eût pu révéler que Robert était bien loin d'être pour elle un inconnu, aussi, elle demeura calme et impénétrable.

— Puisqu'il en est ainsi, répondit Robert avec effort, j'aurais mauvaise grâce, je le sens, à résister à tant d'instances qui me pénètrent de confusion. Je resterai, sous votre bon plaisir, madame la marquise, ajouta-t-il en s'inclinant humblement devant la douairière.

Madame de la Roche-d'Eon ne put faire autrement que de répondre par une grimace, qui, à la rigueur, eût été susceptible de se traduire comme un acquiescement approbatif.

— Bravo ! fit Maurice, la victoire est à nous. Ouf ! ce n'est pas sans peine.

— A nous ! murmura mademoiselle de Chalandray, tu veux dire, frère, à madame la duchesse de Sauves.

À ce moment, la vieille marquise, désireuse sans doute de pouvoir donner un libre cours à sa mauvaise humeur, se leva de son fauteuil, et, frappant le parquet de sa canne.

— Je rentre chez moi, dit-elle, pour laisser à M. et à madame de Sauves le loisir de s'installer dans leurs appartements respectifs. Nous nous reverrons au déjeuner.

Toute l'assistance s'empressa autour d'elle pour la reconduire jusqu'à la porte du salon, et, comme Maurice lui offrait son bras pour l'aider à regagner sa chambre, elle refusa sèchement, en disant qu'elle n'avait besoin de personne.

Dans le mouvement qui se fit à cette occasion, Robert était resté en arrière, la duchesse s'approcha de lui, et, attachant sur le jeune officier un de ces regards remplis à la fois de douleur et de tendresse maternelle dont nul parole ne saurait rendre l'expression, elle lui jeta rapidement ces mots à voix basse :

— Ah ! pourquoi m'avez-vous désober !

Si bas que ces mots eussent été prononcés, il faut croire qu'il en était arrivé quelques chose jusqu'aux oreilles du duc de Sauves, car il se retourna du côté de sa femme et la contempla avec une expression singulière.

XIV

SUR LA BELLETTE

Dès que Robert se trouva seul, il fut tenté de se froter les yeux en se demandant si tout ce qui venait de se passer depuis son arrivée au château de la Roche-d'Eon n'était pas un songe ? Sa mère, qu'il venait de retrouver, était une grande et belle dame, une duchesse, une ambassadrice, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus haut placé dans ce bas monde après les personnes royales ou de maison souveraine.

Mariée à un vieillard non moins honorable par son caractère qu'honoré pour toutes les dignités dont il était revêtu, un vieillard qui paraissait l'honoré comme une sainte, sans doute, elle avait été coupable envers lui, à un moment donné de son existence, mais ne savait-il pas de contempler cette physionomie, aussi noble et pure qu'elle était resplandissante encore de grâces et d'attraits, pour se convaincre que sa faute devait être excusable au premier chef ?

Et puis, si modeste qu'il fût, Robert ne pouvait s'empêcher d'éprouver une secrète fierté en sentant couler dans ses veines un sang qui n'était pas seulement le sang d'une patricienne dans l'ordre de la nature. Dieu, qui donne la beauté, s'en montre en effet moins prodigue, à coup sûr, que les souverains ne pouvaient l'être jadis de la noblesse.

Oh ! comme il lui eût voulu se justifier auprès de cette mère adorée qui avait pu croire un instant à sa désobéissance ! Car elle ignorait sans doute la maladie de la pauvre Lucienne, et ne pouvait des lors se rendre compte du motif qui avait rendu sans effet toutes les communications qu'elle avait pu adresser depuis quelques temps par cette voie.

Ses lettres expédiées dans la forme ordinaire à l'adresse de la meunière, poste restante, se trouvaient encore, suivant toute apparence, dans le bureau, sans qu'il fût possible de les en retirer. Mais ou, quand, comment Robert trouverait-il moyen de donner cette explication à la duchesse de Sauves ?

Ce n'était pas tout que de se voir appelé par un bienheureux hasard à rester quelques jours auprès d'elle, à vivre de la même vie, sous le même toit. La difficulté était de pouvoir se ménager une conversation tant soit peu suivie, et pardessus tout secrète, avec une personne que sa situation, son rang, sa beauté même, prédestinaient à être très-entourée et presque inabordable pendant tout le temps qu'elle devait passer au château. Il est vrai qu'il restait à Robert une ressource, c'était d'écrire, mais comment alors faire parvenir sa lettre sans éveiller aucun soupçon, sans compromettre la femme qui lui devait respecter le plus au monde ?

Comme il se livrait à cet égard à toutes sortes de réflexions, Maurice vint le trouver, et, avec son impétuosité habituelle.

— Eh bien ! lui dit-il, à quoi songez-vous, mon cher Robert ? Madame de Sauves vous a-t-elle si bien fasciné que vous n'ayez plus d'yeux et d'oreilles que pour elle ? Le colonel est arrivé. Le château de la Roche-d'Eon se peuple à vue d'œil. Ce diable de colonel est comme Don Juan, il a senti l'odore du féminin. Il faut vous dépêcher de venir le saluer avec moi. La hiérarchie n'en doit la respecter, même en conge, article du règlement, je ne sais lequel...

— Ah ! s'écria Robert, rappelés soudain par cet avertissement à un ordre d'idées que l'arrivée imprévue de la duchesse avait momentanément écartées de son esprit, le colonel est là, et votre futur beau-frère aussi, sans doute ?

— Pas encore. Il n'arrivera que demain. C'est son oncle qui s'est chargé d'apporter son bouquet, un bouquet magnifique. Il y a les courses d'automne en ce moment à Angers, et, vous comprenez, quand on a l'honneur d'être *sportsman*, cheval oblige.

— Parfaitement, dit Robert, qui éprouvait en même temps, sans peut-être s'en rendre compte, je ne sais quelle sensation de soulagement de bien-être même, analogue à celle que doivent ressentir les débiteurs de bonne foi, quand leur créancier

daigne leur accorder un répit. Le colonel sait-il que je suis ici ?

—Ma foi ! je n'ai pas eu le temps de l'en prévenir, et il vaut beaucoup mieux qu'il l'apprenne en vous voyant. Il faut lui laisser le plaisir de la surprise à ce brave colonel.

—Dites plutôt le déplaisir, mon cher Maurice, mais enfin mon parti est pris à cet égard.

—Je le crois, parbleu ! bien, mon gaillard, car il y a le chapitre des compensations.

—Je ne vous comprends pas.

—Je me comprends, moi, mais nous causerons de cela plus tard. Allons, en avant, marche ! le moment est venu de se rendre à l'ordre. Tenez, entendez-vous, voilà déjà la cloche du déjeuner qui sonne ? Dépêchons-nous !

Quelle diligence que fissent les deux jeunes gens, M. de Montmagny avait déjà quitté sa chambre lorsqu'ils s'y présenterent, et bientôt ils purent l'apercevoir traversant une allée du jardin et donnant le bras à madame de Sauves pour gagner la salle à manger. Mademoiselle de Chalandray les suivait à quelques pas, au bras de M. de Sauves, et tenait dans sa main le bouquet de son prétendu.

Le colonel, qui avait addiqué dans cette circonstance la tenue militaire, était loin d'avoir renoncé pour cela à ses façons de conquérant. Il avait le sourire sur les lèvres, et sa démarche et ses allures étaient d'autant plus triomphantes qu'il sentait s'appuyer sur son bras l'un des plus nobles blasons et l'une des plus charmantes femmes de France.

Robert s'approcha de son supérieur presque timidement, car la pensée que la duchesse et mademoiselle de Chalandray étaient là ne laissait pas que de lui causer un certain trouble, et il s'inclina profondément devant le comte de Montmagny.

—Excusez-moi, dit-il en même temps, mon colonel, si je ne me suis pas trouvé là à votre arrivée, pour vous présenter mes devoirs.

Ce colonel s'arrêta un instant, baqua son lorgnon sous son arcade sourcilière, puis d'un ton passablement ironique.

—Ah ! vous voilà, vous, répondit-il, ma foi ! vous êtes bien le dernier des officiers de mon régiment que je m'attendais à rencontrer ici.

Là-dessus il continua son chemin sans même daigner s'apercevoir que Robert, plein de confusion, avait tressailli et baissé douloureusement la tête, ni surtout que le bras de madame de Sauves avait frémi sous le sien.

Maurice saisit vivement la main de son camarade.

—Pardon, lui dit-il, pardon, mon cher Robert, je n'avais pas prévu cela.

—Je l'avais prévu, moi, reprit tristement Robert.

Et il alla s'asseoir, morne et silencieux, à cette table, où, pour la première fois de sa vie, il avait le bonheur de se trouver avec sa mère, sur laquelle il osait à peine parfois arrêter furtivement son regard, mais sans pouvoir échanger avec elle une parole.

Qu'aurait dit la maîtresse douairière de la Roche-d'Eon, qui aurait pensé le colonel comte de Montmagny, si, certain de son attitude réservé et discrète, lui un humble lieutenant, un petit officier de fortune, il s'était permis de se mêler à la conversation de ces nobles personnages avec madame de Sauves ?

En somme depuis longtemps déjà au joug si dur parfois de la discipline, disons mieux de la servitude militaire, Robert savait tout ce qu'un subalterne doit de déférence et de respect aux caprices et aux fantaisies parfois les plus arbitraires de ses supérieurs hiérarchiques, et particulièrement d'un chef de corps, mais tout son être se revoltait à la pensée d'avoir à supporter cette tyrannie du grade, exercée d'une façon si humiliante pour lui, non pas tant parce qu'il se trouvait en dehors du régiment que parce que cela se passait sur les yeux de madame de Sauves et de mademoiselle de Chalandray.

Ce qui eût été à peine pour lui, en toute autre circonstance, de simples piqures d'épingle, se transformait alors en coups de poignard, et ce poignard, une main impitoyable se préparait sans doute à le retourner incessamment dans la plaie.

Sous l'influence des préoccupations auxquelles chacun des convives se trouvait en proie, pendant une bonne partie du déjeuner, la conversation ne brilla pas précisément par l'entrain et l'animation. C'est en vain que Maurice se battait les flancs pour obtenir un peu de hausse dans le thermomètre.

On eût dit que, au lieu d'être dans la salle à manger, d'un beau château de Touraine, où il ne manquait ni de jeunes gens ni de jolies femmes, on se trouvait dans une maison de santé, et la température restait invariablement celles des chambres de malades. Un petit incident vint pourtant répandre quelque agitation dans l'atmosphère.

Au dessert, l'une des portes de la salle à manger s'étant ouverte, on vit apparaître sur le seuil Bou-Maza, le grand lévrier de Maurice, qui n'avait, bien entendu, à aucun titre, ni ses grandes ni les petites entrées dans les appartements du château ; car la douairière ne pouvait souffrir les animaux. Bou-Maza tenait délicatement dans sa gueule un magnifique bouquet de fleurs fraîchement cueillies, dont il semblait pour le moment fort embarrassé.

—Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria la douairière, voulez-vous bien chasser cette vilaine bête ! A la porte, Bou-Maza ! à la porte !

—Pardon, bonne maman, pardon, reprit Maurice, je ne demande nullement grâce pour mon chien, dont ce n'est point ici la place ; mais il apporte un bouquet, car il est on ne peut plus galant, mon beau lévrier.

—Lui, or son maître ? fit le colonel.

—Je ne sais, mais encore faut-il qu'il remette son offrande à la personne à laquelle il la destine sans doute, et je crois être son interprète en proclamant que ce bouquet est pour la plus belle. Vous allez voir avec quelle grâce et quelle intelligence Bou-Maza va remplir son office... Bou-Maza ! mon bon chien, écoute-moi bien : Va porter ce bouquet à la plus belle, puis sauve-toi bien vite !

Le lévrier toujours fort empêché de son fardeau et non moins inquiet qu'effaré, attachait, sur son maître des regards moitié interrogatifs moitié suppliants. En voyant M. Chalandray lui désigner d'un coup d'œil et d'un geste impératif la duchesse de Sauves, on put croire un moment qu'il avait compris la tâche à laquelle il était convié ; mais il prouva bientôt le contraire, car s'il avait toute la grâce et la beauté des chiens de sa race, il en avait aussi toute la proverbiale intelligence.

En conséquence, après avoir fait le tour de la table, il vint tout à coup poser son long museau sur les genoux de la douairière. Là il lâcha brusquement le bouquet qu'on avait placé entre ses dents, et qui roula sur le parquet de la salle ; puis il décampa au plus vite.

Plus d'un rire mal dissimulé éclata autour de la table, et les domestiques eux-mêmes eurent grand-peine à conserver leur sérieux. La marquise de la Roche-d'Eon était devenue toute rouge, elle avait pincé les lèvres et dardait sur son petit-fils un œil courroucé. M. de Montmagny, qui était assis auprès d'elle, crut devoir intervenir, et, ramassant le bouquet, il s'empressa de l'offrir à la duchesse, dont il baisa en même temps la main avec une galanterie toute parfumée de traditions de l'ancien régime ; puis il s'écria :

—Mon cher Chalandray, je répare l'erreur de votre lévrier ; mais c'est votre faute aussi. Cet animal n'est pas français. Il fallait lui parler dans sa langue, et je suis sûr qu'il aurait compris tout de suite.

—Merci, mon colonel, répartit Maurice. Vous avez raison. Si notre camarade Sauvageol avait été ici, c'est lui que j'aurais chargé d'être mon trucheman auprès de Bou-Maza.

—Oui-dà ! fit le colonel, il n'aurait plus manqué que d'avoir ici M. Sauvageol ! Mais est-ce que M. Robert ne haragouine pas aussi l'arabe ?

—Excusez-moi, mon colonel, répondit le jeune officier ainsi directement interpellé, je sais à peine quelques mots de cette langue.

—En vérité, vous m'étonnez, monsieur Robert ; ma parole d'honneur ! vous m'étonnez !

— Pourquoi donc, mon colonel ?

— Dame ! on m'avait dit que vous étiez l'officier le plus studieux, le plus instruit du régiment, toujours le nez fourré dans les bouquins, un vrai Pic de la Mirandole déguisé en hussard. On m'a donc trompé ?

Il était difficile de se méprendre sur l'intention profondément railleuse avec laquelle cette apostrophe venait d'être lancée. Aussi ce ne fut pas sans émotion que Robert répondit :

— Je ne sais, mon colonel, quels rapports ont pu vous être faits à mon égard. S'ils sont tels que vous voulez bien me l'expliquer, je me bornerai à répondre qu'on m'a surfait apparemment auprès de vous.

— C'est que vous êtes modeste, mon cher.

— Mon colonel, je ne suis encore que lieutenant.

— Hein ? plaît-il ? serait-ce une épigramme ?

— Vis-à-vis de vous cela m'est interdit, mon colonel ; seulement il n'est peut-être permis de vous faire observer que nous ne sommes pas ici au régiment.

En entendant cette réponse, faite avec un accent qui, pour être calmé, n'en était pas moins incisif, il y eut comme un frémissement dans toute l'assistance. Le colonel visiblement désarçonné, et il mordillait sa moustache avec acharnement. Tout à coup il reprit, en dissimulant de son mieux son dépit.

— Pardieu ! mesdames, M. Robert vient de parler d'or, et je vous fais mes très-humbles excuses.

— Mais, colonel, repartit vivement la douairière, vous ne nous en devez aucune.

— Si fait, marquise, si fait ! J'en dois même à M. Robert.

— En voici bien d'un autre ! grommela l'acariâtre châtelaine en haussant les épaules.

— Certainement, pour m'être permis de supposer à monsieur des connaissances acquises qu'il n'a pas.

— Vous pourriez ajouter, mon colonel, riposta Robert, qu'il regrette de ne pas avoir.

— Eh ! messieurs, dit la duchesse, dans les traits de laquelle l'inquiétude commençait à s'accroître, ne pourrait-on changer de conversation ! Tout cela devient bien sérieux à propos d'un bouquet dont les fleurs sont si belles et si fraîches, et vous allez faire repentir M. de Chalandray de son obligeante attention.

— Ce n'est certes pas ma faute, reprit le colonel toujours gouaillieur ; et je vous assure, madame la duchesse, que les choses sérieuses n'ont jamais été de mon goût. Je laisse cela à M. Robert. Moi, d'abord, je suis de l'école du bon roi Henri IV, dont le triple talent me paraît être tout ce qu'on doit exiger d'un officier.

— Et moi aussi, fit gaiement Maurice, je suis de cette école-là.

— Et pour preuve, ajouta M. de Montmagny, voulez-vous, mesdames, que je mette, comme nos devanciers du siècle dernier, à broder au tambour après le déjeuner ? J'y suis tout prêt, pour peu que cela vous soit agréable, M. Robert s'en croirait déshonoré, lui.

— Déshonoré ! reprit tranquillement Robert, oh ! non pas, mon colonel, mais peut-être ridicule.

— Ridicule ! vous l'entendez, mesdames, je ne le lui fais pas dire.

— Mais, interrompit aigrement la douairière, il me semble, monsieur, que si ce n'est là un manque d'égards pour M. le colonel de Montmagny, c'est tout au moins une attaque contre les officiers de l'ancien régime.

— Ah ! bonne maman ! bonne maman ! s'écrièrent à la fois Maurice et Claire, vous n'êtes pas indulgente.

Une vive rougeur monta au front de Robert, et cette rougeur se refléta sur le front de la duchesse de Sauves, dont le cœur battait avec d'autant plus de violence qu'elle était obligée d'en comprimer les élans. Un coup d'œil furtif, échange alors entre la mère et le fils sembla délier instantanément la langue de ce dernier, et ce fut avec une volubilité presque fébrile qu'il reprit :

— Vous avez mal jugé ma pensée, madame la marquise, et

je demande à m'expliquer. Non, madame, je ne suis pas homme à oublier ici, moins que partout ailleurs, ni le respect et les égards que je dois à mon colonel, ni tout ce que les officiers de l'ancien régime ont fait pour la défense et pour la gloire de notre pays ; mais le temps a marché depuis lors, et, pour que notre métier reste à la fois le premier et le plus noble entre tous, il me semble qu'il ne faut plus seulement nous borner comme nos prédécesseurs, toujours si pleins de bravoure au milieu de leurs frivoitités, à être prêts à chaque instant à faire le sacrifice de notre vie ; il faut encore que nous devenions des hommes utiles. Agents terribles de la force qui détruit, puisque telle est notre mission fatale en ce bas-monde, pourquoi ne serions-nous pas aussi, par une juste réciprocité, les instruments intelligents de forces qui font et édifient ?

— C'est cela ! fit le colonel en ricanant, maçons et terrassiers !

— Pourquoi pas ? repartit Robert ; avez-vous oublié ce qu'ont fait les légions romaines ? De ce que la main devient habile à manier le fusil, l'épée ou le sabre, s'ensuit-il qu'elle doive devenir étrangère à tout autre emploi ? En Grèce, à Rome, tout citoyen était soldat et tout soldat citoyen. Pourquoi donc aujourd'hui l'armée serait-elle une nation dans la nation ? Sommes-nous des hommes ou seulement des chiens destinés à garder vos propriétés, à vous défendre vous-même contre les loups ? Parce que nous exerçons sans cesse un grand art de donner la mort, nous est-il interdit de donner la vie ?

En parlant ainsi, le visage du jeune officier s'était animé, ses yeux étaient devenus brillants et sa parole vibrante ; une véritable transfiguration venait de s'opérer en lui : sa timidité naturelle avait disparu, et, en rencontrant dans les regards de la duchesse et de mademoiselle de Chalandray, sympathiquement fixés sur lui, les encouragements et les suffrages qui jusqu'alors lui avaient fait défaut, on eût dit qu'il y puisait en quelque sorte le don précieux de l'éloquence.

— Peste ! murmura M. de Montmagny à l'oreille de la douairière, ce n'est plus seulement Pic de la Mirandole, c'est saint Jean Chrysostôme qui s'était réservé pour le dessert.

— Halte-là ! mon cher camarade, fit Maurice toujours prêt à prendre les choses sous les aspects de la plaisanterie, c'est très-tremblé et même assez poétique tout ce que vous dites là, mais je ne puis m'empêcher de protester ; car un officier n'est pas tenu, que je sache, de donner sa démission pour se marier, et par conséquent pour donner la vie.

— J'entends, reprit Robert en s'exaltant de plus en plus, la vie dans toutes ses manifestations, par la science, par les arts, par les lettres.

— En d'autres termes, dit le colonel, monsieur Robert veut qu'un officier puisse faire tous les métiers excepté le métier d'officier.

La douairière affecta de rire aux éclats en entendant cette saillie, qui, pour elle, résumait victorieusement toute la discussion. Mais M. de Sauves, dont l'attitude était restée jusqu'alors parfaitement silencieuse, ainsi qu'il convient à un diplomate blanchi sous le harnais, M. de Sauves crut devoir prendre à son tour la parole.

— Monsieur, dit-il en se tournant vers Robert, je reconnais volontiers qu'il y a du vrai dans votre manière de voir, et qu'il serait désirable que le gouvernement se préoccupât un peu plus du soin d'utiliser toutes les forces perdues de ce grand corps qu'on appelle l'armée, pendant les loisirs si longs et si stériles de la vie de garnison ; mais, aujourd'hui comme au temps jadis, chacun est entièrement libre de tirer, suivant ses convenances particulières, le meilleur parti de ces mêmes loisirs. D'Aubigné, le Rochefoucauld, Vauvenargues et bien d'autres étaient des officiers, ce me semble, et cela ne les a pas empêchés de devenir illustres dans la carrière des lettres. L'armée a fourni mainte et mainte recrue à l'administration, à la diplomatie, et ce ne sont pas les plus mauvaises. Je pourrais passer ainsi successivement en revue tous les états. Que voulez-vous donc de plus ?

— Je veux, monsieur le duc, repartit Robert, ce qui est

beaucoup plus convenable de ma part, je demande humblement que ce qui a été jusqu'à présent l'exception, devienne la règle, qu'en se faisant militaire on ne cesse pas d'être citoyen, que ce ne soit plus une profession d'être traîneur de sabre ; car, après avoir été si longtemps en France la première de toutes, ce pourrait bien être à la fin la dernière. Je suis de ceux qui croient qu'il y aurait un meilleur usage à faire, en temps de paix, de 400,000 hommes, l'élite de la population virile de France, que de les laisser s'abrutir dans les détails fastidieux de la vie de quartier ou de caserne, sous un régime qui n'est autre chose que l'arbitraire tempéré par le despotisme ; j'estime enfin que, après avoir consacré tant d'années à acquérir les principales connaissances humaines, il est regrettable de n'avoir plus à les appliquer pendant une bonne partie de sa vie qu'à l'étude de la théorie, du jeu de dominos et du billard.

—Amen ! fit le colonel en affectant un léger bâillement.

—Est-ce tout ? s'écria la douairière de son ton le plus cassant.

—Madame la marquise, reprit Robert, je suis vraiment confus de m'être laissé entraîner à soutenir une thèse dans laquelle j'ai pu, sans le vouloir, sans le savoir même, émettre des idées en contradiction avec celles de vos hôtes et particulièrement de mon colonel. Je vous prie, ainsi que toutes les personnes ici présentes, d'en recevoir mes excuses. Je ferai en sorte de ne plus retomber dans la même faute.

—Il suffit, monsieur, il suffit, reprit sèchement la châtelaine de la Roche-d'Eon. Qu'on serve le café !

—Mon cher Robert, dit Maurice à mi-voix, en tendant la main à son camarade, mes compliments, vous pouvez quitter la sellette.

—La sellette ! reprit le duc ; monsieur vient d'en faire un trépid.

Aussitôt que le déjeuner fut terminé, madame de la Roche-d'Eon se leva de table avec une certaine affectation, comme s'il lui eût tardé d'être hors de la salle à manger, et, prenant cette fois le bras du colonel, elle rentra avec lui dans son appartement particulier. Là, se laissant tomber dans sa bergère, et après avoir invité M. de Montmagny à s'asseoir à ses côtés, elle put enfin donner un libre cours à toute sa mauvaise humeur.

—Eh bien ! colonel, s'écria-t-elle, nous venons d'en entendre de belles dans la bouche de ce croquant ! N'est-ce pas une horreur, une abomination, qu'un officier, et un officier de hussards par-dessus le marché, puis s'exprimer ainsi en présence de personnes des plus qualifiées, comme M. le duc et madame la duchesse de Sauves, en votre présence à vous, qui êtes son chef ! Voilà les résultats de toutes nos révolutions ! J'en frémis encore de colère. Jour de Dieu ! savez-vous qu'il y a eu un temps où, pour moins que cela, on aurait envoyé ce petit jacobin en herbe réfléchir, dans quelque cul de basse fosse, sur ces idées saugrenues à l'endroit des armées du roi ?

—Aujourd'hui, fit le colonel en caressant sa moustache, ils appellent cela un penseur.

—Un penseur ! cela fait pitié. Pour moi, colonel, j'ai toujours été de l'avis du roi Louis XV. Un penseur ! va panser ton cheval, marouffe !

Et comme M. de Montmagny n'avait pu réprimer un sourire, la marquise ajouta :

—Est-ce que ce n'est pas votre avis, colonel ?

—Pour qui donc me prenez-vous, marquise ? fut-il répondu énergiquement. Morbleu ! un sabre, une épée, un fusil, cela agit mais cela ne pense pas. Aussi, depuis que je commande mon régiment, c'est ma bête noire, à plus d'un titre, que ce lieutenant Robert, et je vous confesse qu'il m'agace furieusement. Mauvais officier, madame, mauvais officier !

—Touchez là, colonel. Je crois que nous nous entendons. Comment Maurice, mon petit fils, a-t-il pu se coiffer d'un pareil prestolet ?

—C'est ce que je me demande moi-même à chaque instant ; un si joli officier que Chalandray !

—Se lier ainsi avec un monsieur dont on ne connaît même pas l'origine, c'est renversant, n'est-ce pas, colonel ?

—Ne m'en parlez pas !

—Un aventurier, sans doute.

—C'est plus que probable.

—Aujourd'hui cela devient officier, cela obtient la croix, tandis qu'on la refuse aux gens de qualité ! Dans quel temps vivons-nous ?

—Et cela sera peut-être colonel, un jour à venir, madame la marquise !

—Colonel, lui ! allons donc ! c'est impossible.

—Impossible... Demandez à Maurice, que voici, son avis à ce sujet.

—Maurice ! que vient-il faire ici ? Je ne l'ai pas appelé.

—En effet, bonne maman, s'écria le jeune homme, et je vous demande pardon de venir troubler votre tête-à-tête avec mon colonel, mais je viens vous embrasser.

—Vous prenez mal votre moment pour cela, monsieur, répondit la douairière en fronçant le sourcil, je suis très-mécontente de vous et je vous invite à vous retirer. Allez vous-en faire compagnie à votre cher camarade M. Robert !

—Vous serez obéie sur-le-champ, bonne maman, car c'est avec lui que je pars.

—Vous partez ! et où allez-vous, s'il vous plaît ?

—Je retourne au régiment, bonne maman, et vous me permettrez bien de vous dire adieu auparavant, et de prendre en même temps congé de mon colonel.

—Qu'est-ce à dire, monsieur, et quelle est cette mauaises plaisanterie ?

—Je ne plaisante pas, bonne maman, c'est très-sérieux. Puisque vous recevez si mal mon plus intime ami, mon plus cher camarade, puisqu'il ne trouve ici que des brimades, il faut bien qu'il fasse ses paquets, et je ne puis faire autrement que de m'en aller avec lui.

—En voici bien d'une autre ! s'écria la douairière en échangeant avec M. de Montmagny un regard non moins courroucé que stupéfait. Que voulez-vous dire, monsieur, avec vos brimades ?

—Bonne maman, demandez à mon colonel !

M. de Montmagny se contenta de hausser les épaules.

—Mais, colonel, fit l'aïeule, mon petit-fils est sous vos ordres : il vous doit respect et obéissance. Dites-lui donc un peu que vous pensez d'une pareille incartade.

—Mon cher Chalandray, reprit le colonel en tendant paternellement la main à son subordonné, perdez-vous la raison ? Avez-vous bien réfléchi sur tout le scandale qui va résulter de votre détermination ? Voulez-vous donc que le mariage de votre sœur avec mon neveu se fasse sans vous ? En conscience, vous ne pouvez avoir l'intention de nous causer cette peine-là à tous. Rentrez en vous-même, mauvaise tête, et laissez M. Robert agir comme bon lui semblera, bien que vous eussiez pu faire un meilleur choix au régiment ; mais que diable ! vous n'êtes pas mariés ensemble.

—Pardon, mon colonel, c'est plus encore. Il y a entre nous un pacte à la vie, à la mort.

—Ma foi ! mon cher, je ne vous en fais pas mon compliment.

—Ni moi non plus, ajouta vivement la douairière ; mais puisqu'il en est ainsi, monsieur, je ne vous retiens plus. Bon voyage ! et que je n'entende plus parler de vous pas plus que de M. Robert !

Déjà Maurice se disposait à tourner les talons, lorsqu'un renfort, qui n'attendait peut-être que le moment opportun pour se démasquer, apparut sur le théâtre de la lutte. Ce renfort n'était autre que mademoiselle de Chalandray, qui, s'approchant de la douairière et l'ayant embrassée avec une grâce toute câline, s'écria :

—Et moi, bonne maman, moi, votre petite Claire, est-ce que vous voulez que je m'en aille aussi ?

—Toi ! mon enfant, reprit la douairière. En quoi bien d'une autre ! De quoi te mêles-tu ? Ton devoir est de te joindre à nous pour faire entendre raison à ton frère.

—C'est-à-dire, répartit la jeune fille, pour mettre M. Ro-

bert à la porte. Ah ! bonne maman, bonne maman, vous êtes injuste, pour M. Robert. Si vous aviez un peu d'affection pour moi, vous comprendriez que ce n'est pas ainsi qu'on peut et doit traiter le meilleur ami de mon frère. Si Gaston était là il vous le dirait comme nous. N'est-ce pas, colonel ?

— Oh ! pour cela, reprit M. de Montmagny, je n'en suis pas sûr.

— On porte garant pour lui, dit Maurice.

— Mais, colonel, balbutia la marquise un peu radoucie, ces enfants-là veulent me faire mourir de chagrin.

A ce moment, M. de Montmagny comprit que la place faiblissait et était bien près de se rendre. En conséquence, il s'écria :

— Quand les enfants perdent ainsi la tête, il faut bien que les grands parents conservent un peu la leur. Je propose une capitulation.

— Non pas ! non pas ! reprit aigrement la marquise.

— Laissez-moi faire, madame, dit le colonel à voix basse, ne brusquons rien, et c'est moi qui m'engage à vous débarrasser de M. Robert.

Puis, se rapprochant de Maurice et de sa sœur :

— Or ça, ajouta-t-il, insurgés, quelles sont vos conditions pour vous rendre ?

— Une seule, mon colonel, une seule, répondit Maurice. C'est qu'on fasse bonne mine à mon ami Robert. A cette condition-là bonne maman fera de moi tout ce qu'elle voudra. Je redeviens un vrai mouton, et l'on pourra me conduire en laisse avec un ruban.

— Et moi aussi ! dit Claire.

— C'est traité conclu, n'est-ce pas, madame ? reprit le colonel. Allons, mauvais sujet ! continua-t-il en se tournant vers Maurice, venez baiser la main de votre grand'maman. La paix est faite et vous pouvez aller l'annoncer à M. Robert.

XV

UN COIN DE CIEL BLEU

— Eh bien ! monsieur, voulez-vous encore nous quitter ! s'écria mademoiselle de Chalandray, en rencontrant dans le jardin le lieutenant Robert, et en lui souriant le plus gracieusement, mais aussi le plus malicieusement du monde.

— Que le ciel m'en préserve ! mademoiselle, répondit le jeune officier, il y aurait là de ma part, à présent, plus que de l'incivilité ; ce serait de l'ingratitude. Seulement, vous me voyez plein de stupéfaction, et je me demande, en vérité, si je suis bien éveillé. Ce matin encore, on me recevait ici, convenez-en, un peu comme un intrus et comme un fâcheux.

— Oh ! vous êtes injuste, monsieur.

— Pardon ! croyez bien que mes paroles ne s'appliquent ni à vous, ni à Maurice, qui vous êtes montrés l'un et l'autre si affectueusement hospitaliers pour moi ; mais il me semble qu'il n'en a pas été tout à fait de même de la part de madame la marquise de la Roche-d'Eon. Au surplus j'aurais tort de m'en plaindre, puisque...

— Puisque ma bonne maman a fait amende honorable, n'est-ce pas et qu'elle a daigné s'appuyer elle-même sur votre bras pour aller donner à manger aux carpes du bassin. Savez-vous bien, monsieur, que c'est le comble de la faveur, cela ?

— Ajoutez, mademoiselle, qu'il n'est pas jusqu'à mon colonel qui ne se soit montré presque gracieux pour moi. Tout à l'heure, je l'ai rencontré dans le parc, et il m'a offert un cigare.

— Que vous avez refusé, à ce qu'il paraît ?

— Mademoiselle, je ne fume pas.

— Je vous en fais mon compliment.

— Mais enfin, mademoiselle, puis-je espérer que vous voudrez bien me donner la clef de cette énigme ? Quel est l'enchantement, quelle est la bonne fée qui, d'un coup de baguette, ont changé les dispositions qu'on me témoignait ici ?

— Que vous importe, monsieur ? Que sais-je d'ailleurs à cet

égard ? On vous méconnaissait, on vous rend justice à présent, voilà tout. Quand on a eu des torts et qu'on cherche à les faire oublier, il me semble qu'on ne fait que ce qu'on doit.

— Ah ! mademoiselle, vous avez beau dire, la bonne fée c'est vous, l'enchantement c'est Maurice.

— Vous vous trompez, monsieur, vous vous trompez certainement, et ni mon frère, ni moi n'avons droit au moindre remerciement de votre part. Tenez, c'est madame la duchesse de Sauves qui vous a déterminé à faire ce que vous m'aviez refusé à moi-même, à rester ici. Eh bien ! pourquoi ne serait-ce pas elle qui, à ce titre, aurait fait comprendre à ma bonne maman et au colonel tout ce que leur attitude à votre égard avait de désobligeant, d'injuste même ?

— Mademoiselle, permettez moi de n'en rien croire.

— Ainsi, monsieur, vous refusez d'admettre ce que je viens de vous dire ? Mais c'est très-mal, cela ; car, bien que nous ne soyons pas de vieilles connaissances, je ne sais pourquoi vous m'inspirez déjà beaucoup de confiance. Après cela il est vrai que vous êtes l'ami de mon frère. Dès lors, vous devez être le mien.

Robert ne put s'empêcher de sourire de tant de candeur et d'aimable ingénuité.

— Vous riez, monsieur, reprit la jeune fille, et vous avez tort. Ce que je viens de vous dire est très-sérieux, et je sais bien quelqu'un encore qui sera votre ami.

— Quel est ce quelqu'un, mademoiselle ?

— Ce quelqu'un se nomme Gaston, monsieur, et c'est mon futur mari.

— Ah ! fit Robert, qui, sans pouvoir s'en rendre compte, sentit instantanément comme une impression douloureuse au fond de son cœur.

— Vous ne le connaissez pas encore, ce cher Gaston, reprit mademoiselle de Chalandray, mais vous le verrez demain, et je suis sûre qu'il vous plaira comme à moi. D'abord vous êtes officier de cavalerie, vous devez aussi aimer les chevaux, peut-être un peu moins que lui pourtant, car de sa part c'est une vraie passion.

— Une passion qui ne tiendra pas longtemps auprès de vous, mademoiselle.

— C'est ce qu'on veut bien me dire, et pourtant il y a des moments où j'ai peur du contraire. Aujourd'hui, par exemple, pensez-vous, monsieur, que j'aie été bien satisfaite quand j'ai appris que, au lieu de venir auprès de moi avec son oncle le colonel, Gaston avait encore été aux courses ?

— Est-ce bien possible ?

— Cela vous surprend aussi. à la bonne heure ! Et il se croit quitte peut-être envers moi en m'envoyant par son oncle un beau bouquet. J'aurais dû le jeter ce bouquet. D'abord Maurice n'aurait pas eu l'idée d'en faire offrir un autre à madame de Sauves, ce qui a été la source de toutes sortes de désagréments pour vous, pauvre monsieur ! Mais c'est pour le coup que tout le monde, au château, aurait été témoin de mon dépit. J'ai mieux aimé le conserver dans ma chambre ce bouquet de Gaston, et l'arroser de mes larmes. Oui, monsieur, vous ne direz pas, au moins, vous que je prends pour mon confident, j'ai pleuré... Qu'est-ce que vous pensez de tout cela ?

— Je pense, mademoiselle, que M. Gaston est bien heureux, et que vous le verrez demain, qu'il se jettera à vos pieds, et que vous ne vous ferez pas trop prier pour lui pardonner.

— Ah ! c'est là toute la consolation que vous m'offrez ? C'est indigne ! c'est affreux ! Ayez donc des amis pour qu'ils sympathisent ainsi à vos peines !

— Eh bien ! petite sœur, s'écria Maurice, qui parut en ce moment dans l'allée, à quoi penses-tu donc ? On n'attend plus que toi pour la grande affaire. Madame la duchesse de Sauves consent à être des nôtres.

— Je me sauve bien vite, dit Claire ; mais pourquoi M. Robert n'en serait-il pas aussi ?

— Eh mais, je ne demande pas mieux, si cela peut lui être

agréable. Laisse-moi traiter avec lui cette importante question.

Là-dessus, mademoiselle de Chalandray, tournant sur ses talons, s'éloigna rapidement, non sans avoir lancé furtivement à Robert un regard de reproche, accompagné de la plus jolie petite moue qu'il soit possible d'imaginer.

— De quoi s'agit-il donc ? fit Robert, dès qu'il se trouva seul avec Maurice.

— Il s'agit, mon cher camarade, reprit ce dernier, que c'est la semaine prochaine la fête de la grand'maman, et que nous avons résolu de lui faire une petite surprise. C'est une façon de divertissement dont j'ai eu l'idée, et dans lequel Gaston, mon futur beau-frère, doit jouer aussi son rôle... Oh ! c'est un très-bon garçon au fond que Gaston de Montmagny, quoique *gentleman rider* accompli. Nous aurons à cette occasion un feu d'artifice sur le bassin, des lanternes vénitiennes, que sais-je ? Mais le plus important dans tout cela c'est un proverbe dramatique, un proverbe à quatre personnages, si il vous plaît. Ce sera superbe.

— Je ne demande pas mieux, répondit Robert, que d'être des vôtres à cette occasion ; mais si tous les rôles sont distribués, à quoi puis-je être bon ?

— Nous trouverons bien toujours moyen de vous utiliser, mon cher, ne fût-ce qu'en qualité de souffleur. Et puisque la duchesse est de la partie, je comprends parfaitement, mon gaillard, que vous teniez à en être aussi. Seulement, gare à vous ! Je vous prévien que vous allez avoir un rival dans notre colonel, qui en paraît diablement fêru, aussi. Ce pauvre duc ! entre nous, il n'a vraiment pas de chance.

— Que voulez-vous dire, mon cher Maurice ? En vérité, je ne vous comprends pas.

— Farceur que vous êtes ! Est-ce que vous croyez qu'on n'a déjà plus ses yeux à mon âge ? Je n'ai pas besoin de lorgnon, moi, comme le colonel. Est-ce qu'on n'a pas vu votre émotion, celle même de cette belle duchesse, lorsque vous vous êtes trouvés inopinément face à face dans le salon du château ? S'il vous convient de faire le mystérieux, pour Dieu ! quittez votre masque avec un camarade. Ma-parole d'honneur ! je vous promets d'être discret comme un poisson.

Robert n'avait pu s'empêcher de rougir en entendant retentir ces paroles, et, s'il n'avait tenu ses yeux obstinément baissés, il lui eût été difficile de dissimuler la vive inquiétude qu'il éprouvait, toute fois, il eut assez d'empire sur lui-même pour répondre avec un calme apparent.

— Mon cher Maurice, je vous assure que vos suppositions n'ont pas le moindre fondement. Mieux que personne vous devriez savoir que je ne me suis trouvé jamais en mesure, à Alger ou ailleurs de frayer avec le monde des duchesses.

— A votre aise, mon cher Robert, à votre aise ; je n'insiste pas davantage. Seulement, vous me permettrez de proclamer une chose, c'est que les Amadis et les Esplandian, tous ces parfaits chevaliers dont il est question dans Don Quichote, n'étaient que des pleutres et des polissons auprès de vous. Cela dit, puisque vous n'avez pas confiance en moi, gardez votre secret pour vous seul. Moi, je m'en vais repasser mon rôle. Ce soir, quand la grand'maman sera couchée, nous nous réunirons tous en catimini dans la serre pour une répétition générale et nous examinerons ce qu'on peut faire de vous. D'ici à l'heure du dîner vous êtes libre comme l'air. Faites ce que vous voudrez, vous êtes chez vous jusqu'à ce que vous entendiez sonner la cloche du dîner. Dieu vous garde, vilain sournois ! je le dirai à Sauvageol, je vous en prévien.

Qui se trouva bien perplexé, ce fut le lieutenant Robert lorsqu'il resta seul dans le jardin à la suite de cette boutade de son ami Chalandray. Que faire ? que résoudre ? Se confier à un pareil étourdi, c'était s'exposer grandement. N'était-ce pas d'ailleurs en même temps violer un secret qui n'était pas seulement le sien et qu'il devait maintenant garder plus religieusement que jamais ? Ah ! la duchesse de Sauves n'avait que trop bien prévu les conséquences funestes que pouvait avoir cette rencontre inattendue au château de la Roche-

d'Eon, lorsqu'elle lui avait dit à voix basse. " Pourquoi m'avez-vous désobéi ? " Que n'avait-il écouté lui-même ses propres pressentiments ?

Oui, mais alors il n'aurait pas revu sa mère, il n'aurait peut-être jamais su qu'il devait le jour à cette belle duchesse, dont un seul regard lui avait payé tout un arriéré de misères et de souffrances. Il n'aurait pas reçu les confidences rares de cette charmante Claire de Chalandray, vers laquelle il se sentait attiré par tant de secrètes *syz pathies*.

Oh ! décidément, Robert était un ingrat d'oser se plaindre encore lorsque son ciel si sombre devenait si bleu, et il ne voulait plus songer qu'au bonheur de vivre. Il lui semblait que son existence était liée désormais à celle de ces deux adorables créatures qui lui donnaient à la fois ce que, dans ses rêves les plus audacieux, il avait osé à peine ambitionner. une mère et, sinon une amie, du moins presque une sœur.

C'est en se livrant à ces pensées quelques peu divergentes que Robert s'était mis à arpenter en tous sens le domaine de la Roche-d'Eon, sans accorder même un regard à ce qui, dans une autre situation d'esprit, aurait sollicité son attention, aux vases, aux statues, aux massifs de fleurs. Le monde extérieur avait cessé d'exister pour lui et il s'en allait insouciant dans les allées ombreuses où l'automne naissant imprimait déjà ses teintes mordorées, sans s'arrêter même un instant aux perspectives savamment ménagées sur la campagne et à travers lesquelles apparaissait par intervalles quelque coin de cette poétique province de Touraine que nos aïeux appelaient le jardin de la France.

Cependant le jour commençait à baisser, et une légère vapeur crépusculaire se dégageant de la tige des fleurs et de la cime des gazons s'élevait peu à peu et emplissait l'atmosphère de toutes les senteurs parfumées qui deviennent si pénétrantes au coucher du soleil. A bout de pérégrinations, Robert s'était assis sur un banc, au pied d'une statue, et là, solitaire et rêveur, en proie à une sorte d'enivrement physique et moral, il tenait sa tête appuyée entre ses mains, comme s'il eût cherché à s'isoler de tous les objets du monde extérieur.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était dans cette attitude, lorsqu'il sentit une tiède haleine effleurer son front ; puis, bientôt après, il éprouva l'empreinte d'un baiser. Un frisson délicieux circula dans ses veines et en même temps tout son sang reflua contre son cœur, car, en relevant la tête et en laissant tomber ses mains sur ses genoux, il avait reconnu la duchesse de Sauves.

Elle était là, debout devant lui, le regard fixé sur le sien, avec cette expression moitié anxieuse, moitié remplie d'une ineffable tendresse, qui peut seul avoir une mère en présence d'un fils chéri, retrouvé après une bien longue séparation. Heletant, éperdu à la vue de cette rayonnante apparition, osant à peine y croire, Robert balbutia d'une voix étouffée :

— Ah ! madame, madame ! est-ce bien vous qui daignez ainsi venir à moi ?

La duchesse posa le bout de son doigt sur le bord de ses lèvres, et, après s'être assurée par un coup d'œil rapide, que nul n'était là pour l'observer, elle saisit la main du jeune officier, qu'elle pressa dans la sienne, puis levant au ciel les beaux grands yeux, où il parlait une larme amoureusement suspendue à ses longs cils noirs :

— Appelez-moi votre mère ! lui dit-elle en prenant place à côté de lui, je vous en prie ; que j'entende enfin une fois dans ma vie mon fils me donner ce nom-là ! Si vous saviez tout ce que j'ai souffert, vous diriez que je l'ai bien gagné.

— Ma mère, ma bonne et adorable mère ! s'écria Robert, avec transport, comme je vous aime ! Vous me pardonnerez donc à présent de vous avoir désobéi ?

— Plus bas ! parlez plus bas encore ! Mon fils, mon Robert, oui, je vous pardonne car je sais à présent que vous n'avez pu recevoir ma dernière lettre, je sais que la pauvre Lucienne est bien malade, et d'ailleurs je suis si heureuse de vous revoir ! Ah ! quoi qu'il puisse advenir de cette rencontre, il me semble que jamais souffrance, jamais malheur même en pourront

compenser la joie quelle me donne. Comme en vous écoutant ce matin, au déjeuner, j'étais émue et tremblante ! Comme vos paroles, si hardies, si téméraires peut-être dans le lieu où nous sommes, mais si pleines de sens et de noblesse d'âme, retentissaient délicieusement à mon oreille ! J'aurais voulu vous embrasser, mon Robert, pour vous récompenser et vous venger en même temps.

— Ah ! ma mère, vous venez déjà de me récompenser, moi, prenez garde ! vous allez me rendre bien fier, à présent que j'ai aussi votre suffrage.

— Non pas seulement le mien, mon fils, mais celui de M. le duc de Sauves.

— Ah ! M. le duc !...

— Cela vous étonne, mon Robert ! mais quand vous connaîtrez mieux M. de Sauves, vous vous inclinerez devant lui, avec toutes sortes de respects et de sympathie, parce que sa raison est aussi haute que son caractère est noble et généreux, parce que je l'aime, ô mon fils ! presque autant que je vous aime.

En entendant la duchesse tenir un tel langage, Robert était devenu pensif. Celle-ci, qui, avec la clairvoyance et la pénétration particulière à son sexe avait deviné bien vite ce qui se passait dans le cœur du jeune homme, s'empressa d'ajouter.

— Si je vous parle ainsi, mon fils, de celui dont je porte le nom, un nom dont je suis fière à plus d'un titre, c'est que j'en ai le droit, entendez-vous ? C'est que ce droit là je ne l'ai pas abdiqué un seul instant de ma vie. Aujourd'hui que le hasard, la fatalité peut-être, nous met tous les trois en présence, j'aurais bien des choses à vous dire à cet égard, bien des choses qu'il importe que vous sachiez, l'occasion s'en présentera-t-elle ? Je l'espère.

— Qu'elle se présente ou non, ma mère, il y a une conviction que rien au monde ne saurait arracher de mon cœur, c'est que vous avez droit à toute ma vénération comme à tout mon amour.

— Merci, mon fils, de me le dire avant que j'aie pu vous le prouver. En ce moment, je ne saurais même y songer ; car c'est à grand-peine que j'ai pu m'esquiver pour quelques minutes et il faut que je vous quitte à présent.

— Déjà, ma mère ?

— Hélas ! oui, fit la duchesse en se levant avec effort.

— J'étais si heureux en vous sentant là près de moi !

— Cher enfant ! pensez-vous donc que je sois moins heureuse que vous ?

— Moi aussi, ma mère, ma bonne et tendre mère, j'aurais tant de choses à vous dire !

— Plus tard ! mon Robert, plus tard ! nous nous reverrons encore, sans témoins, comme aujourd'hui ; mais si vous désirez comme moi qu'il en soit ainsi, il faut que nous soyons prudents, Robert, oh ! bien prudents. Il faut que nul dans le château, comme ailleurs, ne puisse se douter que vous êtes pour moi autre chose qu'un étranger. Moi, d'abord, je serais perdue. Ecoutez !... n'entendez-vous pas un bruit de pas qui se dirigent de ce côté ? La nuit tombe, on me cherche peut-être. Ah ! je tremble... pourquoi, mon Dieu ! suis-je restée si longtemps ?

— En effet, dit Robert qui s'était levé aussi de son côté et avait prêté l'oreille, on s'approche. Que faut-il faire ?

A ce moment la cloche d'appel pour le dîner retentit dans le lointain.

— Il n'y a qu'un parti à prendre, reprit vivement la duchesse en assourdissant autant que possible le son de sa voix, c'est de nous éloigner chacun de notre côté opposé, il faut si sombre qu'il est impossible qu'on nous ait aperçus. Mon Robert, mon fils chéri, je vous bénis encore une fois dans un baiser.

En parlant ainsi, madame de Sauves s'inclina doucement vers le jeune officier ; puis, lui fermant la bouche en y appliquant sa main comme un sceau, elle s'enfuit avec la rapidité d'une biche et s'engagea bientôt dans la première allée transversale qu'elle rencontra.

Resté seul, Robert se dirigea de son côté en droite ligne vers le château, tout prêt, comme Rodrigue après son entrevue avec Chimène, à défier Navarrois, Mores et Castellans.

Les Navarrois ou les Mores n'étaient pas si loin qu'il le pensait, car à peine avait-il fait quelques pas qu'une voix bien connue de lui s'écria sur le ton martial du commandement :

— Qui vive ? halte-là !

— Ah ! fit Robert, c'est vous, mon colonel ! En ce cas, permettez que je réponde : ami !

M. de Montmagny, — car c'était lui en effet, — ne put également réprimer une exclamation de surprise, et reprit en s'adressant à un nouvel interlocuteur avec lequel il marchait de compagnie.

— Vous vous êtes trompé, monsieur le duc, madame la duchesse n'est pas de ce côté. C'est tout simplement M. Robert.

— Peut-être, dit le duc, en ce cas, revenons sur nos pas, nous retrouverons sans doute madame de Sauves au château. Pourtant je suis certain de l'avoir aperçue dans cette allée même, et monsieur, ajouta-t-il en désignant du doigt le lieutenant Robert, est sans doute en mesure de nous en donner des nouvelles.

Si les grands arbres séculaires qui couvraient de leur ombre l'endroit où cette scène se passait n'avaient été pourvus d'un feuillage fort touffu, l'embarras et la confusion du jeune officier auraient éclaté sur son visage de la façon la plus irrécusable. Cet embarras et cette confusion lui dictèrent une de ces réponses évasives souvent beaucoup plus compromettantes que la vérité même.

— Je crois, dit-il, avoir, en effet, aperçu madame la duchesse ; mais de bien loin.

— Vous croyez, répartit tranquillement M. de Sauves. C'est étrange. Alors, je dois craindre que ma vue ne s'altère sensiblement, car il m'avait semblé que madame de Sauves s'était arrêtée auprès d'un banc sur lequel vous étiez assis.

Au même instant le frou-frou d'une robe de soie agitée par une marche rapide retentit à une faible distance.

Palpitant, interdit, Robert avait rougi jusqu'au blanc des yeux, et il balbutia d'une voix mal assurée :

— Ah ! en effet, je me souviens à présent, monsieur ; mais il y a déjà longtemps de cela, il faisait encore grand jour, et je crois que madame de Sauves vous cherchait.

C'est probable, dit froidement le duc.

— Je gage, reprit le colonel en ricanant, que madame de Sauves cherche encore son mari ; car ce ne peut être qu'elle qui vient de passer auprès de nous, en pressant le pas, à moins pourtant que ce ne soit madame de la Roche-d'Eon qui a retrouvé ses jambes du temps passé. Qu'en pensez-vous, monsieur Robert ?

Cette fois Robert ne répondit pas.

XVI

LE BAN DES VENDANGES.

A la suite des incidents qui précèdent, il y eut une espèce de trêve au château de la Roche-d'Eon. La marquise et le colonel semblèrent disposés à laisser dormir leurs préventions et leurs ressentiments à l'endroit du lieutenant Robert. Quant à M. le duc de Sauves, soit qu'il eût trop de fierté dans l'âme pour chercher à éclaircir ce qui avait pu un moment y éveiller quelques soupçons jaloux, soit même qu'il eût reconnu que ces soupçons étaient dénués de tout fondement, son attitude redevint presque bienveillante envers le jeune officier.

Dans de telles conjectures, on comprend que celui-ci aurait eu le caractère bien mal fait s'il n'avait pas rendu grâce à sa bonne étoile, qui après tant de traverses et de tribulations de tout genre l'avait conduit enfin dans une sorte de refuge. La seule question était d'y faire escale le plus longtemps possible.

Sans doute, on descendant un peu au fond de son âme,

Robert sentait bien qu'il pouvait s'y trouver autre chose que l'affection très-vive et très-légitime qu'il avait vouée à sa mère. Aussi, ce n'était pas sans quelque trouble que matin et soir il pressait entre ses doigts la jolie petite main à la fois si fine et si potelée que lui tendait avec une familiarité affectueuse et pleine de bonne grâce mademoiselle de Chalandray. Mais n'était-il pas bien manifeste que, à la veille d'un mariage accepté par elle avec tant d'empressement, Claire ne pouvait éprouver tout au plus qu'une sympathie fugitive, un penchant d'amitié, probablement peu durable, pour un pauvre lieutenant de cavalerie, dont le seul titre à ses yeux était d'être l'ami de son frère !

Robert était trop sensé et en même temps trop modeste pour se méprendre à cet égard. Il comprenait mieux que personne tout ce qu'il pouvait y avoir d'enivremens dans la possession des préférences de cette adorable jeune fille, si charitable envers les pauvres, si simple dans ses habitudes et dans sa toilette même, si étrangère à la morgue et aux allures non moins impertinentes qu'évaporées qu'il avait pu constater en Algérie même chez bon nombre de jeunes filles et de jeunes femmes. Mais bien persuadé qu'il ne pouvait à aucun titre prétendre à un trésor qui appartenait en droit, sinon en fait, à un autre ; trouvant d'ailleurs dans le plus pur et le plus saint des amours des compensations bien douces et jusqu'alors inespérées, il avait pris bravement son parti et résolu de fermer son cœur à double clef en matière de galanterie, tant qu'il resterait au château de la Roche-d'Eon.

Une seule ombre planait sur cet intérieur un moment troublé par de sourds grondemens de tonnerre et par les menaces de l'orage, mais devenu depuis lors si placide, et cette ombre était produite par l'absence prolongée du jeune vicomte de Montmagny.

Retenu, comme on sait, à Angers par les courses, où son écurie était représentée, le vicomte Gaston avait bien promis à son oncle qu'il ferait tous ses efforts pour arriver le lendemain à l'heure du dîner, ou tout au moins le surlendemain pour le déjeuner. Mais dîner et déjeuner s'étaient passés sans qu'on vit paraître l'élégant sportsman.

Mademoiselle de Chalandray commençait à perdre beaucoup de sa gaieté et de ses facultés expansives, et il était évident qu'il n'aurait pas fallu la presser grandement pour la faire pleurer, sinon de chagrin, tout au moins de dépit.

Son frère et le colonel s'efforçaient en vain d'expliquer par des motifs plus ou moins plausibles ce que, dans leur for intérieur, ils ne pouvaient s'empêcher de trouver à la fois étrange et blâmable.

Quant à la douairière, elle était plus que jamais de l'humeur la plus massacrant, et prenait texte de ce retard pour établir entre l'ancien régime et le nouveau des rapprochemens qui n'étaient guère, ou le pense bien, à l'avantage du dernier.

Ces façons d'agir d'un prétendu qui ne craignait pas de se faire attendre par sa jeune fiancée lui semblait une conséquence directe et parfaitement incontestable des révolutions de 1789 et de 1830.

Tout à coup le bruit lointain d'une voiture qui venait de s'engager dans la grande avenue d'ormes séculaires conduisant au château se fit entendre.

— C'est Gaston, sans nul doute, s'écria Maurice, en s'élançant à une fenêtre ; comme nous allons tous le gronder !

Puis, baissant la tête après un rapide coup d'œil jeté à l'horizon :

— Je me trompais, reprit-il, ce n'est là ni une voiture ni un cheval qui puissent appartenir à Gaston.

En effet, quelques minutes s'écoulèrent ; puis une modeste carriole de campagne, attelée d'un bon gros cheval, s'arrêta devant la grille, à l'entrée de la cour d'honneur. Deux personnes, un homme et une femme, en descendirent.

Ayant laissé cheval et véhicule aux soins d'un grand garçon en blouse, moitié paysan, moitié valet, qui leur servait d'automédon, l'homme et la femme se mirent en devoir de franchir pédestrement l'espace compris entre la grille et le

principal corps de logis. L'un et l'autre avaient compris sans doute que les pavés de la cour d'honneur de la Roche-d'Eon n'étaient pas faits pour être foulés par un aussi humble équipage que le leur.

Ces deux personnes n'étaient autres que le vieux Delphin Pichard, le meunier, et sa petite-fille, mademoiselle Lucienne Bouginier, revêtue de ses plus coquets atours et la tête ornée, suivant la mode poitevine, de son plus splendide coiffage, un coiffage tout pareil à celui qu'on voit sur certains portraits de la reine Isabeau de Bavière.

En apercevant de loin ces braves gens auxquels le grand lévrier algérien de Mauricie s'empressait de faire escorte, mademoiselle de Chalandray, dont le visage s'était un peu rasséréné, proféra une exclamation de surprise ; puis, s'élançant aussitôt au-devant d'eux avec une vivacité et une grâce charmantes, elle sauta au cou de Lucienne et voulut à toute force, malgré sa résistance et celle du grand-père, les amener elle-même par la main au beau milieu du salon.

Tous les hôtes du château se trouvaient en ce moment rassemblés. Robert s'avança vers le meunier et vers sa petite-fille, naturellement embarrassés de se trouver ainsi brusquement introduits dans un cercle où la moitié des physionomies leur étaient inconnues, et il leur serra cordialement la main. La douairière qui se tenait assise, avec sa roideur et sa majesté accoutumées, dans la grand bergère où elle trônait d'habitude, derrière son métier à tapisserie, ne put réprimer une grimace.

— Bonne maman, s'écria Claire, est-ce que vous ne reconnaissez pas le père Delphin Pichard et sa petite-fille, ma sœur de lait, la gentille Lucienne ?

— Si fait, grommela l'acariâtre châtelaine de la Roche-d'Eon ; mais qu'est-ce qu'ils nous veulent ? Ils auraient pu mieux prendre leur moment.

— Ce n'est pas leur faute, bonne maman, balbutia Claire.

— Delphin Pichard, le meunier ! murmura de son côté la duchesse, qui tressaillit et devint profondément attentive.

— Pardon, excuse de vous déranger, madame la marquise, répondit la Lucienne, à qui le rôle d'orateur paraissait avoir été dévolu par son grand-père ; c'est mademoiselle Claire qui a voulu nous faire entrer au salon, où nous ne pensions pas rencontrer si nombreuse compagnie, bonnes gens !

— Claire a eu tort, reprit l'impitoyable marquise, et vous...

Mais mademoiselle de Chalandray ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase, et se rapprochant de la jeune fille sur laquelle elle attacha un regard plein d'affectueuse sollicitude :

— Avant toutes choses, dit-elle, ma chère Lucienne, est-ce que ma bonne nourrice va mieux ? Oh ! j'en serais bien contente.

— Grand merci, mademoiselle, repartit Lucienne ; ah ! vous êtes bien mignonne et bien charitable, comme toujours. Hélas ! Seigneur, mon Dieu ! il n'y a pas grand changement. Le médecin dit que la maladie peut durer comme cela très-longtemps, à moins d'une crise qui peut tourner à bien ou à mal. Nous ne demandons, nous, au bon Dieu, que de la conserver ainsi, cette pauvre chère mère ; mais il faut que vous sachiez ce qui nous amène aujourd'hui au château, mon grand-père et moi.

— Oui, certes, fit la marquise rendue plus acariâtre que jamais par un incident qui venait de tromper son attente ; allons, petite, vous voyez bien que nous vous écoutons. Faites vite.

Lucienne, toute tremblante, continua :

— Quand mademoiselle Claire nous a fait l'honneur de venir nous faire visite au moulin, elle a eu la bonté de regarder notre raisin et de dire qu'elle serait bien aise de voir notre vendange, ce qui est une occasion de fête pour tout le pays, oui-dà ! Donc, nous venons, madame la marquise, mesdames et messieurs, et toute la compagnie, sous votre bon plaisir, à cette fin de vous dire que le tambour a battu le matin le ban des vendanges. C'est pour la semaine qui vient, le jour de la saint Remi. Ce serait bien de l'honneur pour nous si vous aviez la bonté de vous en souvenir.

—J'accepte de grand cœur ton invitation, ma chère Luciennotte, dit mademoiselle de Chalandray.

—Et moi aussi, reprit Maurice ; cela se trouve à merveille, car nous pourrions en même temps faire une partie de chasse dans nos bois du Poitou qui sont à proximité du moulin. Il y a là des chevreuils et des faisans qui n'attendent que nous. Qu'en pensent monsieur et madame de Sauves ?

—Voilà une excellente idée, repartit la duchesse, et je me fais une fête, pour ma part, de revoir le moulin et la pauvre Luciennotte, dont je me souviens parfaitement. Il y a déjà bien longtemps que j'ai visité le moulin pour la première fois, quand j'habitais le château de la Roche-d'Eon, à la suite de mon mariage, et je gage que le père Delphin Pichard ne me reconnaît même pas.

—Faites excuses, madame la duchesse, repartit le vieux meunier ; est-ce que c'est possible d'oublier une si belle dame que madame la duchesse ?

—Bravo ! fit Maurice, du moment où le père Delphin oublie à la fois la farine et le madrigal, il faut nous bien tenir.

—Allons ! c'est entendu ! mes bons amis, nous irons tous vous aider à faire vendange ; n'est-ce pas, monsieur le duc ? n'est-ce pas, mon colonel ? L'invitation s'adresse à vous plus qu'à personne, mon colonel !

—Pourquoi donc ? s'écria M. de Montmagny.

—Eh ! mais, regardez cette jolie fille-là ! Est-ce que ses traits ne vous rappellent pas ceux de quelqu'un de votre connaissance, d'un de vos subordonnés ?

Le colonel, après avoir promené successivement l'axe de son lorgnon sur Luciennotte et sur Robert, avec une intention manifestement peu charitable, répondit :

—Ma foi ! mon cher, à moins que mademoiselle ne soit de la famille de monsieur, je donne ma langue aux chiens.

Il y eut un silence, silence interrompu par un petit accès de toux sèche de la douairière ; puis Maurice, se mettant à rire, s'écria :

—Comment, mon colonel, vous ne reconnaissez pas dans mademoiselle, que je vous demande la permission de vous présenter, la fille du modèle des maréchaux des logis de hussards, du brave Bouginier ?

—Ah bah ! fit le colonel, c'est là la fille de Bouginier ! Du diable si je m'en serais jamais douté ! C'est qu'elle n'est vraiment pas mal, cette petite ! Comment ce Bouginier, qui n'a pas inventé la poudre, bien qu'il ne la craigne pas, a-t-il fait son compte pour avoir une si jolie enfant ?

En même temps, passant familièrement la main sous le menton de la jeune fille, le colonel ajouta :

—S'il vous prend jamais fantaisie d'être vivandière dans les hussards, ma petite fille, vous n'avez qu'à venir me trouver, la place est à vous. J'en ferai une toute expès.

Luciennotte devint toute rouge et fit la révérence sans répondre.

—Ah ça ! reprit M. de Montmagny, est-ce que je vous fais peur, ma gentille enfant ? Vous voilà muette à présent !

Et le père Delphin Pichard crut devoir prendre à son tour la parole.

—Mon colonel, s'écria-t-il en se redressant de son mieux et en cherchant à prendre la position qui convient au parfait troupière sans armes vis-à-vis d'un chef de corps, faut pas lui en vouloir à cette jeunesse, vu qu'elle n'a pas l'habitude de la conversation vis-à-vis des officiers d'un grade conséquent, comme le grade de colonel. Permettez donc, à un vieux de la vieille, tel que moi, qui ai celui d'être le grand-père de cette enfant-là, d'oser répondre à sa place.

—Très-volontiers, mon brave, dit M. de Montmagny.

—Eh bien ! mon colonel, sous votre respect, Luciennotte est encore trop jeune pour l'état de vivandière, et puis elle n'a pas la vocation ; mais, puisque vous êtes si bien porté pour elle, vous lui rendriez un fier service, ainsi qu'à moi, en donnant un congé à son père, le maréchal des logis Bouginier, qui n'a plus qu'un an à faire pour obtenir sa retraite. Ah ! dame ! c'est que le moulin trait bien mieux si Bouginier était là, vu que sa pauvre femme n'est plus bonne à rien.

—Oui-dà ! repartit le colonel avec son persiflage ordinaire, vous voulez enfermer aussi ce pauvre Bouginier. Eh bien ! j'y penserai, mais à condition que vous laisserez une autre fois parler votre fille, car c'est à elle que j'entends avoir affaire.

—Suffit, mon colonel, répondit le père Delphin Pichard d'un ton piteux et contrit, puis, se penchant vers sa petite-fille qu'il tira par sa jupe :

—Allons, mignonne, ajouta-t-il à voix basse, parle-lui donc tout de suite.

Luciennotte se disposait à obéir, mais la vieille marquise ne lui en laissa pas le temps, car elle s'écria aussitôt de la voix la plus aigre et la plus cassante :

—Allons ! braves gens, en voilà assez, et vous pouvez vous rendre à l'office, où l'on va vous servir des rafraîchissements. C'est là qu'est votre place et non pas au salon.

Ces dures paroles furent accompagnées d'un geste si impératif que le meunier et sa petite-fille, littéralement abasourdis, se retirèrent précipitamment en saluant assez gauchement à droite et à gauche.

Luciennotte même avait les larmes aux yeux, mais un sourire reconnaissant brilla tout à coup à travers ses larmes lorsque mademoiselle de Chalandray, à qui elle faisait la révérence, lui dit à voix basse :

—N'aie pas de chagrin, mon enfant, c'est moi à présent qui me charge de plaider la cause de ton père auprès de son colonel.

Désireux d'adoucir autant qu'il était en son pouvoir la brusquerie et l'impertinence même du congé que le meunier et sa petite-fille venaient de recevoir, Maurice et sa sœur se mirent en devoir de les suivre. Robert ne put s'empêcher d'en faire tant. La douairière, qui s'en aperçut, se pencha à l'oreille de M. de Montmagny et lui dit à mi-voix :

—Oh ! pour celui-là, il se rend justice. Qui se ressemble s'assemble, n'est-ce pas, colonel ?

—Vous avez bien raison, marquise, reprit M. de Montmagny, ce gaillard-là a manqué sa vocation. Il était né pour être meunier, un meunier penseur. C'est égal, la petite meunière n'est vraiment pas mal.

Puis, se frappant le front.

—Ah ça ! ajouta-t-il tout bas, vous m'y faites songer. ce Bouginier, ce Delphin Pichard, toute cette séquelle plus ou moins enfarinée, par quel lien ce lieutenant Robert se rattache-t-il à ces gens-là ? Il y a là-dessous un mystère que je veux éclaircir, et dont la clef doit se trouver infailliblement au moulin. Cette clef, si bien cachée qu'elle soit, il s'agit de se découvrir. Vous pouvez vous en rapporter à moi pour cela ; mon père était d'épée, mais ma mère était de robe. noblesse parlementaire, vous savez, et je dois avoir dans les veines un peu de sang de conseiller aux enquêtes. M. Robert de tardera pas à en faire l'épreuve à ses dépens.

À la campagne, dans les châteaux comme dans les plus humbles maisonnettes, il suffit du moindre incident pour remplir le vide de l'existence toujours d'autant plus pesante qu'elle est innocuée. La visite du meunier et de sa petite-fille venait d'ailleurs fort opportunément faire diversion aux préoccupations fâcheuses qu'avait fait naître l'absence prolongée de Gaston de Montmagny.

Claire et la duchesse particulièrement, cette dernière, à plus d'un titre, se faisaient une fête d'aller au moulin, de revoir la pauvre Luciennotte, de se mêler aux vendangeuses. Pour les classes opulentes de la société, il y a toujours un charme piquant à abdiquer momentanément les habitudes compassées, ou tout au moins monotones à force d'uniformité, de la vie élégante et oisive, à se faire peuple, comme on l'a dit très-justement.

C'est le sentiment auquel obéissait la reine Marie-Antoinette, de poétique et lamentable mémoire, lorsque, au faite de la puissance et de la grandeur, elle faisait édifier le petit Trianon pour s'en aller y prendre la jupe de bure et le tablier, et jouer le rôle d'une humble villageoise. C'est le même attrait, pourquoi ne pas l'ajouter ? qui, dans un ordre d'idées d'une

morante plus contestable, poussait certaines grandes dames du siècle passé à se déguiser en grisettes pour aller danser aux Porcherons.

— Comme nous allons nous amuser ce jour-là ! disait mademoiselle de Chalandray. Je veux prendre la serpette et cueillir du raisin, absolument comme une vraie vendangouse, et puis il y aura un crin-crin, une clarinette, que sais-je ! On dansera, car il n'y a pas de vendanges sans danse, n'est-ce pas bonne maman ?

— Y songes-tu bien, Claire ? reprenait aigrement la douairière ; la fille du comte de Chalandray, la petite fille du marquis de la Roche-Eon, lieutenant général des armées du roi, s'en allant sauter dans les vignes avec les paysans ! Fi ! fi ! vous dis-je, mademoiselle !

— Pourquoi pas, bonne maman ! C'est si amusant la danse, à la campagne, sur l'herbe fleurie ! n'est-ce pas, madame la duchesse, qu'il n'y a rien d'inconvenant là-dedans, et que vous en serez aussi ?

— Certainement, chère enfant.

— Vous voyez bien, bonne maman, que vous n'avez plus rien à dire. Et d'ailleurs Gaston sera là.

— Nous y serons tous, fit Maurice, oui, tous, pour servir de cavaliers à ces dames, mon colonel, monsieur le duc, Robert lui-même. Ah dame ! mon cher, il ne faudra plus nous dire, cette fois, que vous ne savez pas danser, car, à la campagne, tout le monde danse, entendez-vous ? et si ma bonne grand mère voulait être bien aimable, elle viendrait ouvrir le bal avec M. le duc de Sauves. Ce serait superbe.

Cette sauterie, succédant à beaucoup d'autres de ce genre, excita, comme on le pense bien, l'hilarité de l'assemblée. Seul, madame de la Roche-Eon fit une fort laide grimace.

— Il ne manquerait plus que cela ! s'écria-t-elle avec une majestueuse indignation. Taisez-vous, Maurice ! vous perdez la raison. Je ne saurais m'opposer à vos folies, puisque tout le monde semble ici disposé à faire chorus avec vous ; mais, jour de Dieu ! ne comptez pas sur moi pour m'y associer.

Au milieu de l'animation inaccoutumée que cet incident

avait donnée à la conversation, on entendit sonner à la grille du château.

— Si c'était Gaston ! s'écria mademoiselle de Chalandray.

En même temps, elle se leva avec vivacité et courut à une fenêtre, puis, frappant ses deux mains l'une dans l'autre

— Allons ! ajouta-t-elle, ce n'est pas malheureux ! Voilà qu'on ouvre la grille, et je reconnais son groom qui le précède à cheval.

— Je vais au-devant de mon neveu, fit le colonel, si vous le permettez, marquise.

— Faites, faites vite, mon cher colonel, répondit madame de la Roche-Eon, Maurice va vous accompagner.

— Et moi, bonne maman ? dit Claire.

— Vous, mademoiselle ? Je vous le défends. En voici bien d'une autre ! Cette petite n'a pas le moindre sentiment des convenances.

Le colonel et Maurice sortirent du salon.

Robert était devenu pâle, inquiet, et, pour cacher son trouble, il s'était emparé d'un journal qu'il avait trouvé sur un guéridon et qu'il affectait de lire avec une attention profonde. Claire s'approcha de lui :

— Il paraît, lui dit-elle, que votre lecture vous intéresse vivement, monsieur Robert.

— En effet, mademoiselle, balbutia le jeune officier en évitant même de regarder son interlocutrice.

— Eh ! mais, pourtant il me semble, reprit-elle en riant, que vous avez une étrange façon de lire les journaux ; vous tenez celui-là à l'envers.

Robert, qui venait de reconnaître sa méprise, devint fort rouge, et tous les regards se fixèrent instantanément sur lui.

— O mon Dieu ! murmura mentalement madame de Sauves en levant les yeux au plafond, voilà ce que j'appréhendais ! mon pauvre fils ! il aime, car il souffre !...

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE

La troisième série a pour titre. **LE MYSTÈRE DÉVOILÉ**

LISTE DES NUMEROS PARUS

DANS

LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS

La Femme au doigt coupé	La mort de Pierre Duvernoy, 1re série	Le crime de la rue St Laurent, 1re partie, Le Meurtre	Le chemin des larmes, 1re partie, Un amour déçu
Les trois chercheurs de pistes	La Folle, 2e série	2e " La chasse à l'Homme	2e " La demande en mariage
La Perle Noire	Le Sacrifice de Germaine, 3e série	3e " L'Explication	3e " Le drame conjugal
Tolla	La Vengeance, 4e série	4e " La mort d'un Forçat	4e " La Misérable
L'Abîme	La Justice de Dieu, 5e série	5e " L'Evasion du Bagne	5e " La Vengresse
Le Banquier des Pirates, 1re série	L'Honnête Criminel	6e " Forçats et Gendarmes	6e " Les malheurs de la comtesse
L'Archipel en feu, 2e série	Le bureau de Poste de St Martin-les-Monts, 1re série	7e " La mort de Rouget	7e " Les Enfants Perdus
Tamrécide de Rohan	Bon sang ne peut mentir, 2e série	8e " Les Ecumeurs de littères	8e " La femme martyre
Nora	Valérie, 3e série	9e " Les débuts du Bossu	9e " L'enlèvement de la comtesse
Le Petit Vieux des Batignoles	Une Passion à la Guyane, 1re série	10e " A la recherche de son Père	10e " Un heureux dénouement
L'Epreuve du Crinolin, 1re série	Les Millions du Nabab, 2e série	11e " Père et fils	11e " Le coupe-gorge, 1re partie, Le suicide
Le Secret de Patrick O'Donoghue, 2e série	L'Arche Révélatrice, 3e série	12e " La Nuit Sanglante, 1re partie, Le réveil de M. Denis	12e " Le mariage secret
La Rose Blanche, 1re série	Le Comte d'Olligny, 4e série	13e " L'Inspecteur de police	13e " Le baron de Croix-Dieu
Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e série	Le Parricide, 5e série	14e " Le lit de mort	14e " L'amour faux
L'Incendiaire	Vingt ans à la Bastille	15e " L'Assassiné Vivant, 1re partie, Le Crime	15e " L'agence matrimoniale
Un Duel au Désert	Néilda	16e " Disparu	16e " Un double crime
Le Pecheur de Perles, 1re série	Ginèvre	17e " Le Détective et 1re partie de Floreal	17e " Soixante de ménage
Les Frères de la Côte, 2e série	La Chasse à l'Heritage, 1re série	18e " Dans les Mines	18e " Les amours d'un gommeux
Les Volours de Chevaux, 1re série	Le bal Masqué, 2e série	19e " La famille Charlot	19e " Le terrible aventurier, 1re partie, La fleur tachée de sang
La Chasse aux brigands, 2e série	Les Deux Sœurs, 3e série	20e " L'Ange du Crime, 1re partie, Les deux bandits	20e " Une scène lugubre, 3e " Un mari de moins, 4e " Le géant du crime, 5e " La Femme Mystérieuse, 1re série
Le Peau Rouge, 3e série	Le Revenant, 1re série	21e " Un vol sinistre	
Le Crime de Pierrette, 1re série	Tom Sandon, 2e série	22e " L'amour c'est le ciel	
La Révélation, 2e série	L'Œil de Vieillard, 3e série	23e " La chasse aux médailles	
Colomba, 1re série	L'Homme à l'oreille cassée, 1re série	24e " Le meurtre	
La Vengeance Corse, 2e série	Le colonel Fougas, 2e série	25e " Un amour secret	
Le Fou Yvot, 1re série	Vœu de Haine, 1re série, Le Chat du bord	26e " Le fils du condamné	
L'Invasion, 2e série	2e " La Brûle-Gueule	27e " La Fée des Saules	
Le combat de Falkenstein, 3e série	3e " Philopon le Poulpican	28e " La fiancée de la mort	
Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série	4e " Chouans et Republican	29e " Une nouvelle accusation	
Le Filo de Margaret, 2e série	5e " A coups de fusil	30e " Le châtiment	
L'Heritage Fatal, 1re série	6e " L'Enlèvement de Jeanne		
Le Jettatore, 2e série	7e " Kermesse		
Le Diamant Caché, 1re série	8e " A la Balançoire		
Camille, 2e série	9e " Le secret de Philopon		
Le Testament du Commandeur, 2e série	10e " Crochetout		
Une Famille Corse	11e " Le dernier des Tremolin		
	12e " Le mangeur de Poudre		
	13e " L'Assassinat de Versailles		